AUX EDITIONS DE LA
« REVUE NATIONALE »
128, Avenue du Diamant, 128
-- BRUXELLES --

ANTHOLOGIE
DES
JEUNES ECRIVAINS DU GROUPE DE LA R. N.

Préfacée par M. Georges Rency, de l'Académie Royale, et par les Maîtres Maurice Gauchez et Albert Bailly - - - - -

Publiée avec la collaboration de : Gaston Baccus, Jacques Biebuyck, Jean Bobon, Lucien Champion, Jean D'Avron, Em. Dellettre, Louis-Pierre Florent, Georges Francis, Robert François, Henri Gailly, Norbert Gauthier, Jean Honorez, Robert Merget, Jules Minne, Jean Noël, Ludo Patris, Louis Renard, André Scohy, Léon-Louis Sosset, Albert Toetenel, Joseph Van Roy - - - - - - -

AUX EDITIONS DE LA
« REVUE NATIONALE »
128, Avenue du Diamant, 128
-- BRUXELLES --

ANTHOLOGIE
DES
JEUNES ECRIVAINS DU GROUPE DE LA R. N.

Préfacée par M. Georges Rency, de l'Académie Royale, et par les Maîtres Maurice Gauchez et Albert Bailly - - - - -

Publiée avec la collaboration de : Gaston Baccus, Jacques Biebuyck, Jean Bobon, Lucien Champion, Jean D'Avron, Em. Dellettre, Louis-Pierre Florent, Georges Francis, Robert François, Henri Gailly, Norbert Gauthier, Jean Honorez, Robert Merget, Jules Minne, Jean Noël, Ludo Patris, Louis Renard, André Scohy, Léon-Louis Sosset, Albert Toetenel, Joseph Van Roy - - - - - - -

PREFACE de Georges RENCY

*Je considère la publication de l'*Anthologie de la Revue Nationale *comme un évènement littéraire d'une réelle importance.*

Non seulement, ce recueil nous révèle l'existence et le talent d'une bonne vingtaine de jeunes écrivains dont plusieurs iront loin, mais le fait même de ce groupement m'apparaît comme le plus heureux des signes.

De quoi souffre, en effet, notre littérature, sinon de l'extrême dispersion des efforts, en quoi et par quoi se perpétue notre néfaste manque de traditions ?

Pendant quelques années, naguère, la Jeune-Belgique *avait réussi à créer et à maintenir l'unité d'action, la coordination des mouvements.*

Depuis sa disparition, on ne vit plus, chez nous, que coalitions éphémères, que juxtapositions sans âme et sans doctrine. Respectueux de toutes les convictions philosophiques ou esthétiques, la Jeune-Belgique *imposait à ses adhérents le respect de sa formule:* l'Art pour l'Art. *Elle avait un but collectif, une devise, un drapeau...*

Les groupements qui vinrent ensuite ne sentirent pas la nécessité de se fortifier par le ciment d'un principe commun. On y fit voisiner les individualismes les plus disparates, voire les plus opposés. Ces collaborations momentanées ne tardaient pas à aboutir à des divorces retentissants. Autant de temps perdu pour nos auteurs... et pour notre littérature. Faut-il répéter encore que l'union et la cohésion des efforts réussiront seuls à triompher, un jour, de la tenace indifférence de notre public à l'égard des lettres nationales ?

Mais l'union, la cohésion, pour être efficaces, exigent l'acceptation sincère, et même enthousiaste, d'un principe commun d'action.

Ce sera l'honneur impérissable de la Revue Nationale *et de M. Robert Merget, son Directeur, d'avoir proposé un principe acceptable, utile, sans danger d'adhésion de la jeunesse d'aujourd'hui. N'insistant plus sur la théorie de l'Art pour l'Art, qui a fait son temps. M. Merget a repris le second point du programme de la* Jeune-Belgique : *« Nous mêmes, ou périr ! » Il entend donc poursuivre l'œuvre de nos grands, des anciens et, à leur*

exemple, travailler à « nationaliser » nos Lettres, à leur donner un caractère de sincérité autochtone qui les affranchisse de toute influence étrangère.

Qu'on ne se méprenne pas, au surplus, sur le sens du verbe « nationaliser ». Il ne s'agit pas, dans la pensée de M. Robert Merget et de ses amis, de dresser une muraille de Chine entre les écrivains de France et les nôtres, mais simplement de réclamer, pour ces derniers, le droit à une vie intellectuelle et morale qui leur soit particulière et dont l'écho retentisse librement dans leurs œuvres.

C'est exactement ce qu'ont voulu depuis 1815 — oui, déjà sous le Régime hollandais — la plupart de nos auteurs. C'est le vœu des Van Hasselt, des Weustenraad, des Wacken, des de Coster, des Pirmez, des Van Bemmel, des Picard, des Lemonnier, comme ce sera celui des Verhaeren, des Van Lerberghe, des Maeterlinck, des Eekhoud, des Giraud, des Séverin, des Gilkin, des Elskamp, des Gille, des Maubel, des Grégoire Le Roy, comme c'est encore celui des Krains, des Delattre, des Garnir, des Glesener, des Stiernet, des Virrès, des Carton de Wiart, des Davignon. André, Baillon, Van Offel, Cromelynck ne pensent pas autrement. Robert Merget vient inscrire son effort dans une tradition déjà plus que séculaire. Il frappe d'un pied ferme et libre la terre des ancêtres, sachant bien qu'en elle seule gît le secret des fécondes Réalisations.

Georges RENCY.

« La gloire littéraire est le couronnement de tout édifice national. »

LEOPOLD II.

PREFACE de Maurice GAUCHEZ

Manifestes et préfaces sont des coups d'épée dans l'eau. Toutefois, à notre époque de scepticismes, de raquettes, de trous de golf, de radiophonie, de cercles de jeux et d'alcool, de cocaïne et de cocktail, au moment où l'Adolescence esthétique proclame la faillite de la critique, il est réconfortant de voir vingt-et-un jeunes gens désintéressés affirmer leur volonté littéraire d'être eux-mêmes !

*On ne trouvera dans cette Anthologie ni des œuvres de M. Franz Steurs, l'auteur d'*Etape, *de* Les Délivrés, *fils d'Emile Verhaeren et qui dépouilla la pensée philosophique de ce génie de son lyrisme, pour l'enclore en formules volontairement abstraites, ni les pages de M. Georges Linze, le maître de la concision cubique, ni des bleuettes de M. Roger Bodart aux* Maintendues, *ni des compositions de M. Lucien Romain... N'y cherchez point les noms de MM. Wennekers, Delaet, Carlo Bronne, René Georlette, Marcel Dehaye, Charles Bersez de Saint-Martin, Lucien Ledoux, Georges Dupont de Terwagne, Pierre Vandendries, Marc Augis, Tournois, Marbais, Robert du Bois de Vroylande, Jean Villiers, Pierre Leroy, Florimond Dierckx; Omer Billiet, Alfred Parent, Edouard Lerminiaux, René Meurant....*

Non ! Il s'agit bien ici d'un groupe de vingt-et-un jeunes écrivains groupés sous le signe de la Revue Nationale.

Le 1er juillet 1927, MM. Schieres et Nicaise créaient le petit magazine littéraire L'Envolée, *avec MM. Delaet, Raes, Romain, Steurs, notamment. De là, naquit le 1er mars 1928,* Eliacin, *avec MM. Steurs et Raes. Enfin, le 1er mai 1928, M. Joseph Van Roy, prenait l'initiative de publier un périodique* Aujourd'hui *avec MM. Steurs, Raes, Noël, Rulot, Romain... —, et le 1er décembre, enfin, M. Robert Merget sortait le premier fascicule de* La Revue Nationale.

Comme nous le disait un jour le regretté Isi Collin : « Les jeunes gens de La Revue Nationale *sont émouvants par leur sincérité : ils sont tous amoureux » Le plus mûr d'entre eux à vingt-sept ans; le plus jeune M. André Scohy a dix-sept printemps. L'un est professeur; l'autre est instituteur; ceux-ci sont étudiants. Leur génération n'entra à l'école qu'après la guerre.*

Tous sont poètes, ou à peu près; seuls, MM. Jacques Biebuyck, Emile Delletre, Georges Francis, Jean Noël, Joseph Van Roy signent des pages de prose; M. Léon-Louis Sosset, franchement s'oriente dans la critique. Tous ont les défauts de leur inexpérience, mais tous ont l'éclat enviable de la jeunesse; ils sont l'espoir; l'un d'entre eux, un jour, peut-être sera célèbre; à l'heure actuelle, enthousiastes, ils sont tous partis à la conquête de la gloire; retenons leur nom : Gaston Baccus, Jacques Biebuyck, Jean Bobon, Lucien Champion, Jean d'Avron, Emile Delletre, Louis-Pierre Florent, Georges Francis, Robert François, Henri Gailly, Norbert Gauthier, Jean Honorez, Robert Merget, Jules Minne, Jean Noël, Louis-Charles Patris, Louis Renard, André Scohy, Léon-Louis Sosset, Albert Toetenel, Joseph Van Roy; retenons-les, car c'est parmi eux ou parmi les « Jeunes Auteurs » — car la jeunesse artistique est divisée, la bataille étant comme l'élément nécessaire à la vitalité des pléiades à sang neuf — que se trouvent sans doute les Maîtres devant qui s'inclineront les générations futures. Pour l'instant, parés de leur belle candeur audacieuse et forte, ils entourent M. Robert Merget, l'animateur et le chef de leur groupe, et ils serrent les rangs pour réunir en un volume les pages préférées de leurs premiers essais. Plus tard, ils reliront leur Anthologie avec une émotion profonde...

Et nous, qui revivons en les regardant vivre, le temps où nous étions jeunes, où comme eux nous débutions, ivres de la vie et certains de triompher, nous qui aimons l'odeur de poudre, de fumée et de sang des combats et des luttes, nous qui connaissons le prix d'une victoire et la récompense d'une défaite, nous lisons ces vers, ces proses, ces essais d'adolescents et de vingtaniers, comme si vraiment, avec leurs auteurs, nous venions de naître à l'aube d'une carrière littéraire.

La guerre, ici, n'a point corrompu le caractère « national ». Ces poètes veulent être de chez eux et que leur chez eux soit à eux. Ils travaillent, et, en attendant, ayant promis, ils récoltent déjà : MM. Georges Rency et Albert Bailly presseront leurs grappes de raisins dorés; respirons-en le suc... Ce jus de jeunes treilles a comme un parfum d'aubépine.

Maurice GAUCHEZ.

« Nous-mêmes ou périr !

Camille LEMONNIER.

PREFACE d'Albert BAILLY

Il y deux ans, je me trouvais à El-Hamel, une petite oasis du Sud-Algérien, sur la piste de Djelfa. Par un sentier rocailleux qui traversait l'oued sans eau, je vis venir un groupe d'hommes aux longs burnous blancs. Parmi eux, quelques-uns frappaient en cadence sur de grands tambourins. Ils chantaient une mélopée bizarre en suivant un grand vieillard. Je questionnai mon guide. Celui-ci — un noir du Soudan — me répondit avec une admiration mêlée à un profond respect :

— C'est un poète que l'on conduit à son jardin.

Lorsque le groupe passa près de moi, je me découvris devant le poète berbère et ce magnifique vieillard me rendit mon salut avec une majesté que je n'oublierai jamais.

— Dans le désert, me dit le guide, le poète est au-dessus de tous. Et chez vous ?

Je n'ai pas osé répondre à ce « sauvage ». Nous sommes des civilisés, n'est-ce pas ?

. . . .

Si l'expression la plus haute de notre civilisation utilitaire est l'exclusion de tous les ouvriers de la pensée pure et de l'imagination, je pense que l'on peut conclure à la supériorité de la Belgique.

En 1880, *le bon Charles Potvin a montré amèrement l'indifférence opaque des Belges pour leur littérature. Il y a vingt-cinq ans, Paul Spaak, en des pages extrêmement dures, a stigmatisé l'attitude béotienne de nos compatriotes, en souhaitant que* 1930 *vît enfin les Lettres à l'honneur.*

O désillusion ! L'on a trouvé un bon nombre de millions pour fêter le Centenaire de l'indépendance — en oubliant les Lettres...

L'opacité de l'indifférence du public belge s'est encore aggravée et les jeunes Ecrivains en souffrent. Il ne faut pas qu'ils se sentent abandonnés de tous . Nous devons les aimer, les aider. Il y a en Belgique — heureusement — une élite. Son devoir est d'entourer les Jeunes d'une atmosphère de sympathie, pour favoriser l'épanouissement des talents nouveaux.

Lisons les Revues des Jeunes. Donnons-leur notre confiance, dès leur parution, en y ajoutant l'appui d'un abonnement. Ces Revues ne déçoivent jamais. On y trouve le bon et, parfois, le

pire... mais elles offrent toujours cet intérêt fascinant de la trouvaille, de l'espoir d'une révélation heureuse. Ces « petites » Revues sont hélas souvent éphémères. L'abonné est rétif, à tort ! Les pouvoirs publics semblent ignorer la portée de l'effort des Jeunes — et, pourtant, c'est l'avenir de notre littérature qui est en jeu. Les Revues de Jeunes méritent un appui immédiat. L'Association des Ecrivains Belges, sur ma proposition, a adressé un appel aux Administrations publiques. Puisse-t-il être entendu !

Après l'affligeant spectacle de tant de naufrages récents, il faut admirer la robuste tenue du « radeau » de la Revue Nationale. *Hardi, mes amis ! Conservez solidement votre fraternel coude à coude et montrez que vous avez la volonté de subsister par vos propres forces. La présente Anthologie est une victoire. Si vous le voulez, vous en remporterez d'autres...*

En avant, les Jeunes : l'avenir est à vous !

Albert BAILLY.

Surtout ne souille point pour tenter un lecteur
Le nom de tes aïeux, ta fierté, ton honneur.
Ne cherche pas au loin une gloire étrangère
Si tes chants sont peu lus... pardonne et persévère.

Norbert GAUTHIER.



Gaston BACCUS.



Jean BOBON.



Jacques BIEBUYCK.



Louis FLORENT.



Jean NOEL.



Robert MERGET.

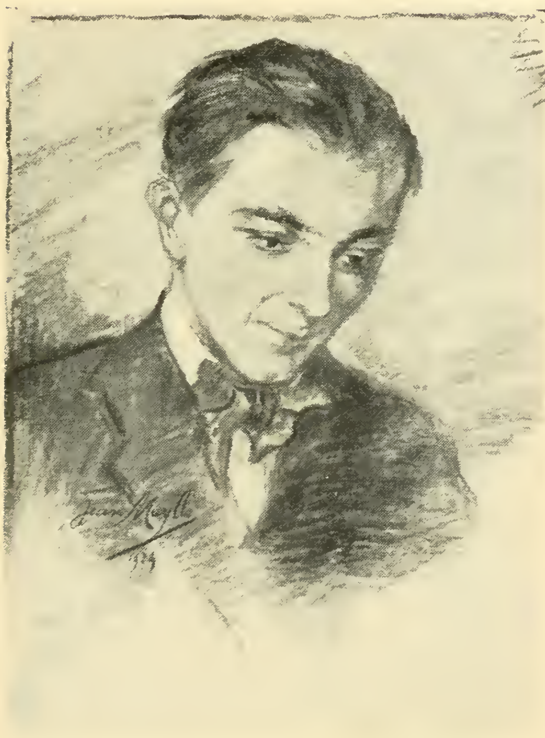


Robert MERGET.

Dessin charge de la caricaturiste Andrée Louis.



André SCOHY.



Jules MINNE.

Dessin de Jean Muylle.





Léon-Louis SOSSET.



Albert TOETENEL.

Gaston BACCUS.

Né à Huppaye en 1905.
Professeur agrégé de l'enseignement moyen. Officier de réserve. A publié quelques poèmes dans *L'Envolée* et la *Revue Nationale*. Les théâtres populaires de Wavre et de Nivelles ont représenté ses pièces, *Vers le Crépuscule* (1928), *Vers l'Aube* (1929), *Le Bourgmestre Absolu* (1930). En des revuettes comme *Le Coirneau d'Houppaie* (1926), *Quand on casse, on paie* (1928), *Les Ous dins l'Païe* (1929), il a chanté son amour des hommes et des choses de son beau village.

PRINTEMPS

A Robert Merget.

Le printemps, cet artiste en vogue,
Qui des cubistes monstrueux
Venge nos braves pédagogues,
Repeint le monde : terre et cieux.

De sa palette délicate
Prodiguant les tons précieux,
Il fait surgir des bandes plates
Des paysages merveilleux !

Méthodiquement, il précise
Mille détails inattendus,
Et de la chose la plus grise
Il fait un chef-d'œuvre impromptu !

— Il noue en guise de ceinture
Le ruban bleu d'un ruisselet
Aux hanches vertes des pâtures,
L'étang, cabochon violet

Fixe à la toque des pelouses
Le frais panache d'un jet d'eau.
Et l'églantine orne la blouse
Des buissons et des boqueteaux.

Tout redoré le soleil brille
Comme au jour de la création.
Et le ciel radieux amplifie
L'œuvre du prince des saisons !

...Mais devant la tâche accomplie
L'artiste est sans ambition.
Et de ses pinceaux qu'il essuie,
Sur terre il pleut des papillons...

—o—

RETOUR

Regarde. Au milieu des prairies,
ainsi qu'un grand lis blanc, voici
ma vieille et chère closerie !
— Tous mes aimés sont morts ici...

Nulle amertume ne se mêle
pourtant à ma joie de revoir
le toit rouge et les deux tourelles,
le pigeonnier et l'abreuvoir.

C'est la jeune et gente fermière
au cou paré d'un jaseron,
qui nous accueille la première,
rougissante, en bas du perron.

Mais je veux d'abord satisfaire
mon désir vif de saluer
les étables, l'enclos et l'aire
avant de m'asseoir au foyer.

Une dagorne vers nous lève
son mufle humide et ahuri.
Un vieux bélier dans son coin rêve
du chien, des loups, de ses brebis.

A cloche-pied les saules dansent
autour de l'alvinier, en rond;
les métiers battent la cadence :
un maréchal et un charron.

Près d'un tas de paille moisie,
un gros chat roux feint le sommeil..
— Ma blonde Lasty s'extasie !
Mon âme est pleine de soleil !

PETIT AIR

Les blés sont en gerbes
dans le champ natal.
Les grillons dans l'herbe
liment du cristal.

Les dizeaux m'invitent
au bonheur d'un jour.
Mais je passe vite
car je crains l'Amour...

Je crains cette ruse
des sens dévorants :
ô chimère, intruse
dont l'âme s'éprend...

...L'été m'ensorcelle.
Mon cœur s'attendrit.
Oh ! qui donc m'appelle ?
Un ange a souri !

A l'ombre des saules,
Nous irons, veux-tu ?
— Amour, chère idole,
je ne te crains plus !



L'ACCUEIL

A L. P.

Certain jour, s'il te plaît d'embellir ma demeure,
Je t'attendrai, debout, sur le seuil, bras ouverts.
Je te verrai venir au bout du sentier vert,
Et la chienne aboiera, et les roses qui meurent
D'un parfum plus suave avant de s'effeuiller
Embaumeront l'alcôve à l'heure du baiser !

Puis, nous visiterons l'enclos et le verger
Où rosit la cerise, où bourdonne l'abeille.
Nous en rapporterons des fleurs pour les corbeilles
Dont la forme ravit toujours quelque étranger
Qui s'arrête, et regarde, et va, l'âme plus forte,
Certain d'avoir croisé le Bonheur à ma porte !...

Jacques BIEBUYCK.

Né à Bruxelles, le 17 mai 1909.
A publié en 1929, *Les Monastiques* (Dewit-Bruxelles). Œuvre qui suscita autant de passion que peut en souhaiter un jeune écrivain « dont la place est marquée à côté d'un Verhaeren, d'un Giraud (L. Jottrand). Le même critique définit ainsi *Les Monastiques* « un coup d'essai où j'affirme qu'il faut voir un coup de maître.
Collaboration à l'*Universitaire Catholique*, à la *Parole Universitaire*, à l'*Action Nationale*, etc. Annonce pour 1931 un recueil de poèmes, illustré par l'auteur, ainsi qu'un livre de contes, essais et critiques.

L'ART D'ETRE JEUNE

Rien de ce qui arrive réellement n'a la plus petite importance.

O. Wilde.

Certes, il y a plusieurs manières d'être jeune, du moins de comprendre la jeunesse. Mais la plus en faveur, la moins compromettante, celle qui fait naître un blâme complaisant et attendri dans le sourire des vieilles gens consiste essentiellement à porter sourire en fleur, complets élégants et amours de femmes. Et la plupart s'offrent cette jeunesse d'un modèle aussi seyant que peu porté. Nous ne dirons pas qu'ils la choisissent; ce serait faire et trop d'honneur à leur jugement et trop peu à leur éducation...

D'autres, qui n'ont pas dû choisir pour se distinguer du troupeau, se désolent parfois d'avoir grandi avec d'aussi encombrantes chimères. Et à quoi bon leur rogner les ailes? puisqu'ils seront toujours aussi loin de ceux qui ont une *âme* et un maître à leur âme, que de ceux-là qui n'ont reçu que la vie. Et, somme toute, de plus en plus seuls à force de vouloir les joies de la foule sans les pouvoir vivre, et de refuser les autres, l'orgueil donne à leurs sentiments ce goût de cendres qui les vieillit trop tôt. Il est dangereux d'avoir connu le charme de la jeunesse avant d'en être dépouillé soi-même aux yeux des autres.

Pauvre orgueil!... inaptitude à s'abandonner, très compatible avec un cœur généreux, qui dérive d'une confusion faite entre l'idée de l'empire sur soi-même et ce contrôle épuisant et incessant des moindres actes.

Alors je songe à cette troisième famille d'êtres auprès de qui l'on peut croire à l'équilibre, sans devoir le mettre au compte

de l'ignorance, ou d'une vie simplifiée, réduite. Et, sans l'avoir voulu, je revois soudain Frantz.

Frantz van Roodenhuis riait peu, s'habillait d'étoffes qu'on eût juré tissées de toiles d'araignées et de cheveux gris. Son âme, il n'avait jamais songé la mettre à une mode quelconque. Bien que fou de vieilles chroniques au parfum claustral, sa vie n'avait rien de littéraire.

S'il s'avisait d'être excentrique ou charitable, sans doute était-il le dernier à le savoir. Qu'il eût un visage distingué, le poil châtain clair, le foie prédiabétique, peu importait : il ne se l'était jamais demandé. Frantz avait cette naïve indifférence de son personnage qui va si bien de pair avec la conscience aiguë de sa personne morale.

Il s'amusait à voir des amis qu'il avait connus langoureux comme des recrues le dimanche, se moderniser soudain dans le genre du jeune intellectuel élégant, réservé, qui veut « mordre aux fruits dorés de la vie », ce verger râtissé, sans souiller ses manchettes, ni se décoiffer un peu... Il les voyait plutôt croquant les boules multicolores d'un arbre de Noël.

Les pantalonnades de ces équilibristes évoluant entre action et chimère; leur enthousiasme ourdi comme une campagne électorale, leurs joies dosées, leur sentimentalité en classeurs, leur médiocrité systématique et vantarde le mettaient en joie sans parvenir à l'écœurer.

La femme n'avait guère joué de rôle dans l'existence de Frantz. Mais sa cousine Hortense et sa cuisinière lui permettaient de se faire du sexe faible une idée très douce. Son cœur était aussi jeune, aussi frais que celui d'un bambin que, de sa fenêtre, il voyait en ce moment revenir de l'école, courant, criant et trimbalant sur son petit derrière un énorme calepin qui bondissait en mesure.

— Robert! Il le héla; c'était son diablotin de neveu. Le petit s'arrêta net. Interloqué, il tourna la tête; puis repartit comme une flèche et disparut au premier coin.

C'était dans la triste rue des Horlogers. Quelques maisons semblaient, par suite d'une pression méchante de leurs voisines, s'être un peu déboîtées et cela faisait plusieurs coins où l'ombre était perpétuelle, comme une concession...

Dans la ville aux maisons noires, les premiers réverbères jaunissaient les murs. L'orgueilleux ennui de la province tournait au rêve. Les cris d'otaries des autos plus rares s'étranglaient de peur. Les cloches engourdies du soir commençaient à secouer l'heure des complies, qui s'égouttait, traçant par-dessus les toits les cercles lents d'une mare qui se trouble...

* * *

Ce jour-là, Frantz s'éveilla de bizarre humeur. Il s'accouda maussade au creux de l'oreiller et fixa dans la pénombre matinale le fouillis des draps rejetés et des coussins. Le souvenir prend le visage de nos objets familiers pour nous apparaître et, démon rusé, nous attache par un peu de nous-même à tout ce qui fut aux morts et aux années mortes. Ainsi il nous dilue dans les choses, frère de cette mort dont il semble nous éloigner.

La cousine Hortense, la rue des Horlogers, la vie libre et monotone, tout cela grimaçait et prenait corps dans les bibelots et les meubles. Etait-ce loin pourtant!

Sensible à l'impression d'unique et d'irretrouvable que finit par nous donner à tous la femme du hasard, contre qui échoue l'élan du merveilleux voyage, Frantz s'était marié. Insouciant, tout à coup il avait connu que la société pèse sur tout homme, le sommant de caser et de cataloguer ses forces ou de les disperser loin d'elle, caricature humaine de l'ordre, fille ingrate d'une religion qu'elle ne sert plus.

Mais qu'y avait-il de tragique en tout cela? Frantz s'était marié. Gamme classique; mode d'allure éternelle; fraîcheur officielle et reposante; universelle complicité du devoir...

C'était hier; ou cela n'avait jamais été. Peu importe. Frantz devant Dieu et devant les hommes a sans doute le cœur mal fait, puisqu'ayant adoré, comme il se doit, toutes ses illusions dans le cœur et la chair de sa femme, il est veuf sans une larme, seul sans autre mal qu'une aigreur dans la gorge. Même, quelque chose de fou, d'amer et d'éclatant comme l'adolescence l'appelle, renaît dans ses membres, illumine la fenêtre.

Etre jeune, c'est savoir être seul avec enthousiasme et sans égoïsme. Or, un homme veuf (et il est rare que nous ne le soyons pas tous de quelque chimère) n'est plus jamais seul. Frantz, ne seras-tu plus jeune?

Il faut d'abord que tu éprouves la morsure vaine et sournoise du passé. Et puis, recommence le voyage, si tu le peux...

Que vas-tu faire? Je te regarde t'animer devant moi. Quel événement à moitié désiré sera pour toi cette *action* si chère au libre arbitre des esclaves, cette première dent de l'engrenage qui ne mène à rien? Rien. Quand tu pourras sans crainte et avec élégance draper tes douleurs et tes joies sur la notion du rien, alors tu seras un homme.

Et tu n'auras pas tué un seul lion, ni visité la jungle ou bâti de fortune en trustant les pétroles.

Je ne vois pas pourquoi il serait moins lyrique de mettre une annonce dans un grand quotidien que d'envoyer son héraut dans la ville?...

Ce fut l'avis de Frantz. Ainsi l'on put lire dans les journaux

de Bruxelles cette humble annonce, moderne lumignon devant l'autel du sort : « Jeune homme riche et cultivé désire connaître intellectuel, libre de toutes obligations. »

J'avoue qu'à la lecture de cet entrefilet, j'eus un haussement d'épaules. Cette vision d'oisifs errant l'un vers l'autre me donnait un malaise. Comme quoi j'étais victime du préjugé, notre pain quotidien, puisque la vie de cet oisif de Frantz, je l'avais jugée pleine de mérites et de travail.

Enfin, rendez-vous fut fixé par lettre avec un inconnu.

Un peu honteux de son enfantillage, Frantz s'engagea dans le tambour de la porte. Héroïque et stupide, des idées folles de roue du destin lui tournèrent dans la tête. Le café fut soudain, non plus ce lieu banal où des courtiers chambrent leurs affaires, mais l'inquiétant vestibule des « âmes-sœurs », posant indécises et masquées devant un prétexte liquide.

Au fond, à droite, quel contre-temps, voilà Joseph de Barieux, cet ami de collège perdu de vue, qui s'est assis à l'endroit désigné par les Parques. Il a l'air assez bougon, il semble. Rien à faire, sourions; il sourit, avançons.

— Bonjour Barieux! Voilà une surprise, par exemple. Tu me reconnais?

— Parbleu! mon cher. Nous nous voyons tous les cinq ans. Mais ça ne fait rien, tu n'as pas changé. Assieds-toi, je t'en prie. Que vas-tu prendre?

Au diable le collège et les souvenirs ineptes d'une prétendue jeunesse! Çà, la jeunesse? Allons donc. La plus triste période de la vie.

— Tu n'es pas optimiste aujourd'hui, mon cher... Enfin. Et... vois-tu encore quelqu'un du vieux temps?

— Personne, Dieu merci. J'ai passé six ans de ma vie là-bas, sans en pouvoir garder le moindre souvenir aimable. Sais-tu ce que m'ont appris les bons Pères, à part Lucrèce, Ronsard et les Dix-Mille? A oublier l'emploi d'une matinée de dimanche.

— En effet. Mais l'empreinte, Frantz, tu l'as dans le cerveau. Elle est comme une marque dans le dos que la main ne peut pas toucher, ni détruire, à plus forte raison.

Hélas... et l'inconnu ne viendra-t-il pas? Faudra-t-il se lancer par la fenêtre pour qu'un être ami vous relève et guérisse une autre plaie?

Mais Barieux s'agite. Frantz le fixe. Un horrible soupçon : il n'y a pas d'inconnu.

— C'est toi! hurle-t-il, et les clients se retournent, j'en suis sûr... C'est toi qui as répondu à mon annonce!

— Ah!... oui, c'est vrai. Comment? C'est inouï. Mais, mon très cher ami...

— C'est terrible; non, c'est merveilleux. Ce cher Joseph, quels vieux amis nous sommes.

Frantz en a pris son parti. D'ailleurs il n'est plus seul : le passé l'a rejoint et a sauté en croupe.

* * *

Voyages. Effusions. Chocs... sans étincelles. On ne peut rien contrôler d'actuel. Ainsi maladies, amours, chagrins, bonheurs, tout palpables qu'ils sont, ont glissé sous la porte comme les fumées et les fantômes. Je me demande à quoi servent les dates. Sans doute aux commerçants, et les heures aux collégiens, moines et prisonniers?

Tu n'attends plus, n'est-ce pas, Frantz, que je te suive à cette époque de ta vie? Comment le bonheur sans la jeunesse ne put-il te suffire, alors que tu atteignais la trentaine? Tu ne me l'as pas dit. Et je ne prends pas sur moi de t'avouer que je l'ai compris. Comprendre, ou croire comprendre, est plus orgueilleux que juger, sans doute. Et te juger, mon frère, je ne le puis pas.

Tu t'es mis alors à l'école d'un véritable professeur d'avilissement qui t'enseigna que le dégoût n'était formé que de crainte et qu'une conviction n'était jamais plus qu'une défense de l'être contre les formes innombrables de vivre. S'il est un art de mourir fou, ce furent bien vous deux qui en écrivirent la préface.

« Plus on a de mépris, moins on a de dégoûts », insinuait-il. Et sous prétexte d'ouvrir son âme à l'amour du monde entier, tu la démantelas, la dispersas dans une ivresse négative.

Mais qui ne te pardonnerait? C'était ta première ivresse dont l'éveil fût aussi doux que le désir. Ah! tu fûs un grand seigneur du mal, mais ton esprit, tu n'arrivais pas à le rendre complice de ton cœur... Jamais le mal n'aura le visage assez jeune pour qu'on puisse l'aimer comme on aime son bien.

* * *

Le hasard voulut (puisque ce ne fut pas Frantz) qu'un train le ramenât dans sa ville natale. Joie de retrouver l'immobilité d'une demeure de famille, de sentir les racines d'un nom, d'un visage, d'une valeur qui sont vôtres parce qu'ils furent d'abord ceux d'hommes vertueux et probes.

« Rien ne vieillit comme le bonheur », dites-vous? Mais d'abord, ai-je quelque jeunesse à perdre en essayant le bonheur?

Ce que fit Frantz; il se remaria. Je riais autrefois, lorsque, célibataire, il me récitait avec sa voix d'acteur inédit, les qualités de celle qu'il aimerait plus tard : fine, noire, soumise et passionnée...

Fine et noire, Mlle Combray le serait encore quelques années;

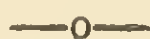
quant à soumise, c'était là une question qu'on ne pouvait plus se poser bien longtemps. De passion, je crois que Frantz était nourri pour le restant de ses jours.

En dix ans, je l'ai revu trois fois, alerte et sautillant comme un pinson dont il avait la sobre élégance et jusqu'au profil aigu. La longue jaquette brune qu'il ne quittait jamais complétait l'illusion, en adornant sa maigre personne d'une sorte de queue très vive qui remuait quand le torse et les bras s'agitaient, c'est-'-dire toujours.

Mais son assurance lui enlevait ce charme du dépaysement magique et rare que certains êtres vous donnent, ce reflet d'enfance qu'il avait, lui, Frantz, avant de courir après sa jeunesse. Son sourire d'aimable vieille dame, ses longues mains de chanoine, son bonheur acheté trop cher, à mon avis, tout cela fit qu'en lui disant au revoir, je pensai sincèrement : Adieu.

Rien de tel pour mieux refleurir que de tailler en soi et d'élaguer un peu. Adieu, Frantz; personne n'a la force de refuser le bonheur. Mais d'autres sont faits pour la joie.

— Décidément, cette rue n'est pas gaie. Le fumet des dîners bourgeois s'évade des cuisines, mais dans ces coins où l'ombre est perpétuelle, on croirait plutôt à la célébration d'un rite culinaire en l'honneur des ancêtres gourmets.



LE JEUNE HOMME A LA FENETRE

Oasis au niveau des toits
Commandant le désert des villes,
Ta chambre est le séjour d'un roi
Somptueusement en exil.

Les chemins s'ouvrent devant toi
Des caravanes inutiles ;
Les vagues stylisées des tuiles
Déferlent, tempête immobile,
Sous l'auvent rosé de tes doigts.

Car tu contemples, inlassable,
La piste effacée dans les sables
Par où Dieu s'en fut autrefois.
C'est elle qu'un dieu nouveau doit
Suivre, pour te livrer la joie
De son visage inconnaissable.

Jean BOBON.

Né en 1912 de parents belges à Thun-lez-Valenciennes (France), termina brillamment ses humanités anciennes à Floreffe en juillet 1930. Etudiant en médecine à l'Université de Liége, il accorda ses loisirs à la littérature et surtout à la poésie.
Poète idéaliste avant tout, attaché aux règles du classicisme. Prochainement va paraître de cet auteur un recueil artistique de vingt-trois poèmes, inédits pour la plupart, et illustrés de bois de Maurice Van Essche : *Les Voluptés idéales*. Collaborateur depuis un an à la *Revue Nationale*, Jean Bobon va être reçu membre de la Société des Ecrivains de Province, à Bordeaux.

BADINAGES

L'an dernier j'ai vu s'effeuiller les roses
Au vent froid du soir ;
L'an dernier j'ai vu s'effeuiller, sans cause,
Mes plus doux espoirs.

J'ai vu ce matin refleurir les roses
Aux cœurs odorants ;
De nouveau j'espère en toutes choses
Qu'on veut en rêvant.

Si, comme l'on voit se faner les roses,
Tout doit se flétrir,
Hâtons-nous d'aimer tant que sont écloses
Les fleurs du désir !...

Si, comme l'on voit renaître les roses,
Tout doit refleurir,
Qu'importent les pleurs et les fronts moroses
Pour un souvenir ?

Lorsque reviendra la saison des roses
Et les joies d'un jour,
En prenant aux cœurs l'amour qui s'y pose,
Croyons-y toujours !...

AD EXCELSIORA

Toujours ils ont passé courbés sous l'anathème
Du pauvre genre humain qui ne les comprend pas ;
Sublimes poursuivants d'un Idéal suprême,
Ils rêvent bien trop haut pour un monde si bas !...

A la source éternelle ils puisèrent l'ivresse
Et l'Espoir et l'Amour qui dédaignent l'affront :
Solitaires, marqués du sceau de la tristesse,
Ils ont passé, rêveurs, et leur chimère au front !...

Poètes immortels, votre appel est immense
Et mon cœur frémissant l'a trop bien écouté ;
Votre ciel se rallume, un nouveau jour commence :
Vous vibrez au Soleil, je chante à la Beauté !...

Dans l'extase des soirs où mon âme ravie
Accroche un lambeau d'or à son rêve plus pur,
Aux célestes amours un ange me convie
Et le songe, d'un bond, me découvre l'azur !...

Oh ! se laisser griser de splendeurs triomphales !
Monter jusqu'aux sommets pour rester vierge et fort !
Voir passer dans la plaine, en sifflant, les rafales,
Impassible devant leur inutile effort !...

Pour flambeaux, sur son luth n'avoir que des étoiles,
Prier dans leur lumière, aimer dans leur clarté !
L'âpre désir d'une âme encor jeune et sans voiles
Aspirant au Soleil d'idéale Beauté !...

Pour éveiller l'écho de leurs lyres muettes,
Pour chanter les émois des cœurs silencieux,
Seigneur, est-il encore ici-bas des poètes ?
Seigneur, est-il encor, loin de toi, d'autres dieux ?

—o—

IIe NOCTURNE

Aux jours où l'on se sent l'âme infiniment sombre,
Où des rêves mourants désertent nos cœurs morts,
Où sur tout ce qu'on aime on voit planer une ombre
Entremêlant nos vœux, à d'incessants remords ;

Quand l'alcôve s'emplit de fantômes nocturnes
Durant les soirs d'hiver aux neigeuses lueurs,
Lorsqu'au dehors se tisse en flocons taciturnes
Un voile dont les plis semblent masquer nos pleurs;

Aux plus mornes instants d'insomnie ou de fièvre
Un reste d'idéal soudain palpite en nous,
Un sublime joyau de quelque étrange orfèvre
Rallume en notre nuit les espoirs les plus fous...

Chaque homme est, sous le ciel, une impuissante lyre
D'où partent sans écho des accords de géant ;
Le vrai poète seul est capable de dire
Tout ce que l'infini révèle à son néant !...

Entre le ciel et nous, quelque invisible trame
Tisse indéfiniment ses multiples réseaux ;
Lorsque tout paraît sombre, une nouvelle flamme
Découvre aux yeux flétris des horizons nouveaux...

Quand nous aurons subi les ténèbres du doute
Et traversé longtemps la nuit de l'Inconnu,
Quand nous aurons souffert les affres de la route
Où brillent des flambeaux sans cesse disparus,

Comme le voyageur lassé trouve l'auberge,
Nous goûterons là-haut les splendeurs du réveil ;
C'est d'un brasier très pur que sort la flamme vierge :
Nous reverrons un jour l'immuable soleil ! !...

—o—

Lucien CHAMPION.

Né le 22 juin 1910, à Roux-lez-Charleroi.
Au cours de ses études, à l'Athénée royal de Charleroi, collabora aux journaux estudiantins *La Terreur* et *Pégase*.
Prit part à la vaine tentative de *L'Aube Littéraire*.
Commissaire général de la *Revue Nationale* pour la province de Hainaut.

MEDITATION

Que reste-t-il encore à notre siècle errant ?
Quel est l'idéal fier de ses mornes enfants ?
Quel est le souffle heureux d'enthousiasme fébrile
Capable de toucher encor nos cœurs débiles ?...

Hélas ! Une tourmente indicible et sanglante
A laissé son horreur dans nos âmes vibrantes;
La guerre a tout détruit, et les fruits de l'effort
D'une trop courte paix, ne sont pas mûrs encor...

Nous, qui avons vécu, trop jeunes, l'épopée,
Nous, qui n'avons pu comprendre la portée
Du bouleversement d'un monde halluciné,
Aux jours d'apaisement, qu'avons-nous retrouvé ?...

Nous avons hérité, d'une science incrédule,
Un cynisme élégant et du meilleur aloi;
Il faudrait un miracle ou la force d'Hercule
Pour vaincre le rictus du scepticisme étroit.

La Foi, depuis longtemps, a cessé de règner,,
Et l'attrait délicat d'une douce légende
N'est plus fait pour tenter nos longs rêves crispés,
Pas plus que les zéphyrs ou les parfums des landes...

Nous hésitons, peureux, devant le grand vertige
De nos cœurs égarés, que le hasard dirige;
Et notre espoir combat, ivre d'un songe vain,
Entre le Passé mort et l'Avenir lointain...

11 octobre 1929.

LA LAVANDIERE

Le matin s'étend sur les landes ;
Claquant au vent d'été vermeil,
Fleurant l'air frais et la lavande,
Le linge sèche au gai soleil...

Margot, une manne à la main,
Un chant printanier sur les lèvres,
Etend sur l'herbe de satin
Les toiles blanches comme un rêve..

Ses bras nus, aux reflets de rose,
Appellent le baiser langui
Du zéphir furtif, et qui n'ose
Qu'effleurer ses cheveux blondis...

C'est alors que, se relevant,
D'un lent mouvement qui s'étire,
Elle m'a défié vraiment,
Du cristal perlé de son rire...

12 juin 1929.

—o—

CHANSON

Hier, vous avez chanté, m'amie, une romance
Pleine de charme ailé, dans sa fraîche langueur.
Et mon âme, aux accents du rêve qui s'élance,
S'est laissée emporter par le rythme obsesseur.

Les arpèges songeurs qui, sous vos doigts de fée,
Vibraient dans le soir clair, étoilé d'or tremblant,
Esquissaient le soupir d'une plainte éthérée
Où chantaient les échos d'un amour languissant.

J'écoutais, du chant pur, l'harmonie furtive;
Jécoutais les accords légers, enveloppants...
Et le timbre émotif de votre voix lascive,
Eveillait en mon cœur un souvenir fervent...

PRIERE

Seigneur ! qui possédez la puissance éternelle,
Que votre bonté donne à ma fenêtre claire,
Chaque jour un rayon de rêveuse lumière ;
Que mes vases, toujours fleuris de fraxinelles,
Encensent l'air tranquille et doux de ma maison;
Que les parfums poivrés des chaudes fenaisons
Parviennent jusqu'à moi dans les matins brumeux,
Et je serai heureux !

—o—

NOCTURNE

La nuit douce étend son silence
Sur les bois et les prés brumeux.
Le chant clair des clochers s'élance
Vers la fraîche splendeur des cieux.

Des bruits furtifs emplissent l'ombre
De leur mystère caressant;
Dans l'ampleur de l'horizon sombre,
Les échos veillent, frissonnants.

Légère, la brise languie
Murmure un madrigal ailé;
Une rumeur lente et transie
Monte des jardins parfumés.

La paix tiède des nuits brillantes
Semble régner, seule, à jamais;
La pâleur d'une étoile ardente
Tremblotte dans le ciel de jais;

Quand un cri de morbide crainte
Troue tout à coup l'ombre brune;
C'est un chien qui hurle sa plainte
Au globe rêveur de la lune...

26 septembre 1929.

Jean D'AVRON.

Né à Aerschot le 21 juillet 1904.
A débuté en collaborant à la *Revue Nationale* (1929). A publié, depuis, deux plaquettes, éditées aux « Editions de la Revue Nationale » : *Des fleurs derrière un mur* (1930) et *Jeux* (1930). En préparation un recueil, en vers.

JE REVE DES YEUX CLAIRS

Je rêve des yeux clairs, doux et mélancoliques
Qui berceraient ma peine en leurs bras maternels,
Et qui, d'une voix où chanteraient des musiques,
Me diraient de chers mots aux charmes nonpareils.

Je me souviens des yeux que j'ai vus en chemin,
Des yeux clairs et beaux et pleins d'ombreuse tendresse,
Mais jamais je n'oserais leur tendre mes mains
En disant : « Prenez-moi, bercez-moi, tout me blesse. »

C'est que je sais très bien que parmi elles toutes,
Son sein fut-il plus doux que les nuits parfumées,
Aucune ne saurait ensoleiller ma route.

Toi seule, je t'attends, oh ! berceuse infinie,
Toi qui calmes la mer de l'humaine douleur,
Tu me diras aussi : « Mon enfant, mon petit. »

(Extrait de *Des fleurs derrière un mur.)*

—o—

MOUILLURE

Il y a là trois peupliers
Dont les feuilles doucement
Remuent en médailles d'argent
Par un fil attachées.

Dans l'immobile blé blanc
La pluie plus douce que rosée
A posé sans rien toucher
Sa résille de diamant.

Quelques hirondelles virent,
Dans les charmes nouveaux
Pépient deux trois moineaux,
Je ne sais qu'un seul mot « Sourire ».

(Extrait de *Jeux.*)

FLEUR

Voici, ma chère enfant, une corolle douce
Que j'ai cueillie un soir en des pays lointains,
Au fond de son calice entends frémir la mousse
Qui à mes pieds mourait sur le sable d'or fin.

Ses pétales sont faits d'une nuit étoilée
Sur les bords de la mer, calme pour cette fois,
Parmi l'ombre berceuse erre une âme esseulée,
Lentement, lentement, et s'arrête parfois.

Le parfum de la fleur est un parfum étrange,
C'est un cœur qui repense à quelqu'un de très cher,
Un cœur qui sent monter en des volutes lentes
La perçante fumée des longs regrets amers.

Et c'est aussi un cœur à qui parle la Mort,
Le murmure des flots sont ses mots enjôleurs
Et l'infini béant ses yeux profonds où dort
La Nuit, la Nuit sans fin où ne sonne plus l'heure.

—o—

5 1

Gaiement galope le Prince
Par le Printemps de sa Province
Par le verger fleuri
    De sa Patrie.

L'olifant aux dents du Prince,
Du sommet de la montagne,
Résonne sur la Province,
    Et puis s'éloigne.

La source coule toujours,
L'oiseau, un instant troublé,
Vient comme les autres jours
    Au bord du gué.

Puis plus tard monte la lune
Légèrement sur l'onde,
Et plus loin va le monde,
    Dans la brume.

(Extrait de *Poème de la fin.* A paraître.)

NOUS

Tous les enfants son sages
Quand ils sont endormis,
Quand le jeu est fini
Autour de leurs images.

Un jour nous dormirons,
Nous serons tous bien sages,
Nous n'aurons plus d'images,
Un jour nous dormirons,

Nous serons tous bien bons
Quand une main fera
Une petite croix
Sur notre sage front.

—o—

AU JARDIN

Les blancs bouquets
Des cerisiers
M'ont rappelé
Une chaînette.

Une chaînette
En clair argent
Sur le cou blanc
D'une fillette.

Son petit cou
M'a rappelé
Tous ses baisers
Et ses yeux doux.

Les blancs bouquets
S'effeuillent lents,
Parmi le vent
Fuit la chaînette.

Le petit cou
Et les yeux doux,
Et la chaînette
C'était, c'était.

(Extrait de *Jeux.*)

Emile DELLETRE,

Né à Maubray le 25 décembre 1907. Actuellement instituteur à Antoing. Fit représenter en 1927, lors de sa dernière année d'école normale, deux œuvres théâtrales en un acte : un drame, *Le Sorcier*, et une comédie, *Neveu ou Maquignon*. Depuis lors, il ne cesse de travailler. Ses pièces sont jouées à Antoing, à Maubray, son village natal. Il collabora en outre en y donnant des contes, des poèmes et des critiques à *L'Envolée*, puis à *Aujourd'hui*, et enfin à la *Revue Nationale*.

LES PURNAUX

Avant la grande guerre.

Isidore Purnaux était marchand de chiffons et de vieux fers à Anvaing. Journellement, il poussait sa charette à bras qui, cahotante, gémissait sur les chemins raboteux. Les gens d'Anvaing et des environs entendaient cette ritournelle criarde :

Peaux d'lapins, peaux !
Marchands d'habits,
Vieux fers, métaux !
Peaux d'lapins, peaux !

Au commencement des hostilités, Isidore accompagné de son fils, âgé de quatorze ans, poussait toujours sa charrette vermoulue... Isidore n'était pas riche... Dame ! Tous les chiffonniers ne font pas fortune...

Pendant les quatre années de guerre, les pieds du bonhomme et de son gamin ont usé les chemins qui vont des Flandres dans le Borinage. La charrette gémissait sous des poids plus lourds...

Mais pourquoi donc Purnaux et son fils n'étaient pas inquiétés, alors que tant d'autres, hélas !...

Le long de la route venant de Tournai et montant vers le mont Saint-Aubert, un château attire l'attention des passants.

La bâtisse moderne et de mauvais goût semble une exilée dans le vieux parc aux allées rectilignes.

— Qui habite là ? demandai-je à un fermier.

— M. Purnaux !.. Vous êtes surpris, Monsieur... Il y a de quoi... Au revoir, je suis pressé.

Monsieur Purnaux ! De suite je me rappelle le chiffonnier.

Un auto stoppe devant l'entrée du château. Un homme qui me tourne le dos, donne au chauffeur un ordre bref : « Allez chercher la comtesse de Formouchant. »

L'homme descend l'allée principale... C'est Purnaux, le chiffonnier d'Anvaing !

J'ai une vilaine manie d'accoster les gens.

— Et bonjour ! Monsieur du Purnaux.

— Monsieur, que désirez-vous ?

— Vous dire bonjour...

— Je ne vous connais pas... Continuez votre chemin.

Diable ! Les nouveaux riches sont inabordables. — Mon Dieu ! Par quels moyens ont-ils acquis des millions ?... Il est vrai que les Allemands disaient : « La fin justifie les moyens ».

— Que faire pour continuer un entretien ?

— Monsieur le baron, ayez du moins...

Purnaux se retourne : « N'est-ce pas que j'ai l'air d'un noble ? »

— Le titre de comte ou de marquis...

— Hélas ! Je n'ai aucun de ces titres... Mais je veux être député... Qui êtes-vous, Monsieur ?

— Charles Quimpe.

— D'Anvaing ! — Purnaux a blêmi... — Alors...

— Je vous connais d'avant-guerre.

— Nous sommes après-guerre, Quimpe. Je suis riche et vous êtes pauvre.

— Gardez vos richesses et... votre honneur. Puis-je avoir des nouvelles de votre fils ?

— Monsieur Anatole est justement allé chercher des invités de grand monde.

— Je ne le verrai pas aujourd'hui ?

— Il sera si occupé, voyez-vous.

— Je reviendrai une autre fois.

— Je puis vous dire ce qu'il fait ?

— Ah ! que fait Monsieur Anatole ?

— Poète.

— Poète !...

— Cela vous surprend, Quimpe... Mon fils sera, un jour, membre de l'Académie française...

— Mais, Monsieur Purnaux, les Belges ne peuvent...

— On fera une exception pour lui !

— Ecrit-il de beaux vers ?

— Je le crois bien. Un poète de Liége le critique. Jamais de défauts dans ses vers.

— Vous ne connaissez pas quelques strophes. Je serai si heureux d'entendre les chefs-d'œuvre d'un ancien compatriote.

— Voici une strophe que Victor Hugo aurait enviée :

Sur le fleuve huilé,
les remorqueurs
se mouchent
bruyamment.

— ... Félicitations.

— Une autre, Quimpe :

Une auto aboie
sur un passant.

— ... Bravo.

— Enfin, je vous cite une dernière strophe, — car je suis pressé, — une strophe que Lamartine n'a jamais « écrit » :

Faut-il, ma chérie
Qu'un sorcier
Vienne
Découvrir les ondes .
Qu'émettent nos cœurs.

— ... Magnifique...

— Revenez. Mon fils vous déclamera quantité de ses précieuses trouvailles.

— C'est cela. Déclamées par l'auteur lui-même, ces strophes seront d'autant plus... belles.

— Je compte sur vous.

— Quand vous serez candidat-député, je voterai... pour vous.

— Merci, Quimpe, vos paroles me font plaisir.

— Et quand votre fils publiera ses volumes, je me garderai bien de gaspiller mon argent pour acheter... ses âneries ! Au revoir, Isidore !

—o—

AU CIMETIERE

A ma chère morte.

La grille rouillée
gémit sous ma poussée.
Le silence des morts trouble mon cœur.
Est-ce dans cette terre plantée de croix
que tu reposes ?
La nuit, n'es-tu pas effrayée,
dans le noir effarant des morts ?
— Non... Dans ta tombe, il fait noir toujours —
N'es-tu pas glacée
dans la terre humide et lourde ?
— Non... Dans ta tombe, il fait froid toujours.

. . . .

Ta croix était penchée
et je l'ai redressée
Les deux chrysanthèmes avaient soif
et je leur ai donné à boire...
pour qu'eux, au moins, ne meurent pas.
Une mauvaise herbe poussait :
je l'ai arrachée pour qu'on ne dise pas
que je t'oublie.
J'ai prié pour toi longuement.
Prie, pour moi, du haut du Ciel.

Louis-Pierre FLORENT,

Né à Bruxelles le 19 février 1912.

Fait ses études en province et les complète à Londres. Il passe ses examens à la « National Union of Teachers » avec succès. Ensuite, il suit des cours de littérature en France : d'abord à la Faculté des lettres de Grenoble, ensuite à celle de Clermont-Ferrand, où il obtient le diplôme supérieur de littérature française. Collaborateur à la *Revue Nationale*. Ex-commissaire de la *R. N.* à Malmédy. Actuellement commissaire du « Groupe de la Revue Nationale » à Bruxelles. En préparation : *Intimity* (poèmes).

LE HIBOU

Le poète, ce promeneur farouche,
Qui dès la nuit venue, s'enfonce dans les grands bois,
Et sous ses frêles pas, la nature s'effarouche,
Ce promeneur, ce poète, ce solitaire c'est moi.

J'entends dans la nuit sombre
Mille et mille bruits subtils,
Et des feuillages, l'ombre
Sous la lune se faufile.

Silence, calme pénétrant.
Le hibou jette son cri.
Il perce les brumes des nuits.
Et tout mon corps frémit,
En l'écoutant.

Mais mon émoi n'est pas long.
Ecoutez-le, ce cri !
Vous aimerez la nuit.
Ecoutez-le, ce pleur !
Vous aimerez la peur.

Ce poète, ce promeneur farouche,
Devant la réalité, il se trouve aux abois.
C'est un hibou craintif que le jour effarouche,
Ce poète, un hibou, ce solitaire c'est moi.

Quand le jour se montre dans toute sa clarté,
Le hibou s'assoupit jusqu'à la nuit prochaine.
Quand la vie se montre dans sa réalité,
Je m'y soustrais, et j'étouffe mes peines.

Il est l'oiseau inoffensif,
Il est l'oiseau symbolique.
Et je suis l'homme pacifique,
Dont l'esprit reste évasif.

On l'appelle l'oiseau du malheur,
Que la brute cloue à la porte.
Je suis l'enfant de la douleur,
Le destins n'a point de miséricorde.

Il est l'oiseau qui ne sait vivre au jour,
Et c'est pour lui sa perte.
La vérité m'éblouit et me prive d'amour,
Pourtant c'est lui qui déconcerte.

Quand on l'apprivoise à la vie diurne,
Il songe aux douces nuits.
Pour la réalité je suis taciturne,
Je cherche l'idéal, et toujours il me fuit.

Bruxelles, 3 août 1930.

—o—

ROSE D'AUTOMNE

Ouvrant son sein d'or pur au grand soleil des cieux,
Elle embaume d'espoir celui qui la regarde,
Il en est tout confus, il en fait un aveu,
Il aime cette fleur, une rose qui s'attarde.

Il aime en elle son doux regard mystérieux,
Son blanc calice où l'abeille se hasarde,
Et devant ce spectacle, recueilli, soucieux,
Il laisse couler une larme par mégarde.

Depuis ce temps, de cette rose il est épris,
Elle est la confidente d'un cœur meurtri,
Et qui cherche en elle la beauté de la vie.

C'est la consolation, l'espoir qui vous ravit,
C'est le souvenir d'un être que l'on chérit,
Hélas ! c'est la plainte d'une âme inassouvie.

Stockel, 1930.

SPLEEN

O ! pénétrant moment où la nature s'éveille,
Triste et monotone dans son manteau de bleu.
Contraste saisissant d'un soleil radieux,
Premier souffle d'azur de ses flammes vermeilles.

Sur son corps balancé, qui tendrement sommeille,
Je fuis la ville bête de tous ses sons hideux,
Où l'homme s'abrutit désespérant de Dieu,
Dans le luxe banal des piteuses merveilles.

O ! vous les humbles, de votre simplicité,
Ne me refusez pas votre accueil inlassable,
Ne me refusez pas votre hospitalité.

Je suis l'un de ces fous que l'on rend misérable,
Fuyant la ville bête de tous ses sons hideux,
Errant dans les campagnes, morne, ténébreux.

Malmédy, 1930.

—o—

« *SPLEEN INDICIBLE BERÇANT MON AME TRISTEMENT* »

Sur les routes, quand l'Automne descend tout bas,
Quand les feuilles mortes dansent des pas funèbres,
Que les vents du nord soufflent sur tout mon être
Je vais cheminant la tête basse là-bas !

Là-bas, dans le grand verger, quand la nuit déjà
Etend son manteau de tristesse et de ténèbres,
Quand la pluie lentement me glace et me pénètre,
Je vais cheminant la tête basse là-bas !

Les arbres pleurent, et leurs cimes jusqu'à terre
Gémissent sous le vent en sanglot solitaire.
« Spleen indicible, berçant mon âme tristement. »

Novembre 1930.

—o—

PRIERE

Sainte religieuse, qui levez vos deux bras,
Vous contemplez ce Dieu, c'est votre récompense,
Tout votre amour, n'est que pour Lui là-bas,
En qui je désespère, et n'ai même confiance.

Votre esprit supérieur, tel que l'oiseau des cimes,
A grands coups d'ailes, a fui ce monde commun,
Vous renoncez à lui, car d'un geste sublime,
Offrez à Dieu de votre vie, tout son parfum.

Mais moi, croupissant sur la terre, je gémis.
Je me plais dans mes maux, et ma douleur amère,
Car j'adore ce Dieu, en lui disant « merci »,
Moi qui n'ai demandé à venir sur la terre.

Et quand j'aurai meurtri tout mon corps sur ce sol,
Malgré tous mes péchés, malgré tous mes blasphèmes,
Que de mon cœur éteint, l'âme prendra son vol,
Mon Dieu, daigneras-tu accepter ce poème ?

Ce que je t'offrirai, seront tous mes lauriers,
Mon Dieu, daigneras-tu les accepter ?
De moi, ce misérable de terre.
Daigneras-tu les accepter,
Mes bien pauvres lauriers ?
Ce ne sont que rêves, ce ne sont que chimères
Formés de tous mes maux moraux !
Diadème sanglant, aux perles de sueur :
Et j'en ceindrai ton front, ô Dieu de la clémence.

Prenez pitié de ma douleur,
Ecoutez donc le chant de mes souffrances,
Comme vous écoutez le chant de l'oiseau.

—o—

PRE-EXISTENCE

I laid me down upon the shore,
And dreamed a little space.
Frances Cornford.

Je m'étendais sur le rivage,
Et rêvais un instant.
Le soleil brûlait mon visage,
Et les flots mugissants.

Mes mains oisives et mes doigts bruns
Jouaient dans la rocaille.
La mer répandait ses parfums,
Aux flancs de Cornouailles.

Et les galets bien gros, bien ronds,
Etaient chauds sur la paume.
C'était tout un monde fécond,
Un vrai petit royaume.

Les grains de sable tout petits,
Fuyaient comme un doux fluide,
Au travers de mes doigts rougis :
Et mon rêve commença timide.

Comment était-elle, cette côte,
Aux âges reculés ?
Je dormais sur la grêve haute,
« As here I lay to day ».

Les vagues coulaient sur le sable,
Et encore aujourd'hui,
Elle est le rabot inlassable,
Qui polit les granits.

J'ai oublié d'où je venais,
Ce que je pouvais être.
Et par quel nom on l'appelait,
La mer de nos ancêtres.

La mer répandait ses parfums,
Et encore aujourd'hui.
Des mains oisives et des doigts bruns,
Tous les galets ont fui.

16 avril 1930.

—o—

« LE HASARD NOUS A FAIT RENCONTRER »

Quand l'Automne sur la grand'route, le long du bois,
Jette ses notes d'or sur la nature entière,
L'âme en pleurs, j'ai vu au fond d'une clairière,
Se dresser le destin d'une vie en émoi.

Les corbeaux violets, et leur cri monotone,
Sur la nature mourante jettent leur triste sort,
Et de leur vol puissant ils alourdissent encor
L'atmosphère des grands bois s'effeuillant en automne.

« Le hasard nous a fait rencontrer »
Tous deux le long d'un grand chemin inanimé,
Sans la moindre lueur, pour éclairer nos vies,

Sans la moindre lueur pour éclairer nos pas.
Le destin c'est l'espoir, et c'est notre agonie,
Faible lueur d'adieu annonçant nos trépas.

Novembre 1930.

—o—

Georges FRANCIS.

Né à Anderlecht-lez-Bruxelles le 1er mars 1910.
Débute dans le journalisme en février 1926. Collabore tour à tour à la *Revue Nationale*, *L'Eveil* et *Etre*. Il disperse des contes, des légendes et des poèmes dans différents organes. Fait partie du groupe de la *Revue Nationale* et de l'*Association des Jeunes Artistes Belges*, dont il est le président. Auteur d'une étude et de plusieurs enquêtes sur le modernisme. Il est également l'auteur des *Légendes d'Amour* (prose) et *Les Agitées* (prose et vers), œuvres inédites.

DOLCIANE

Il était une fois un roi qui régnait au Pays du Soleil. Son château, tout blanc, s'élevait sur une falaise, au pied de laquelle la mer, bleue comme le ciel, chantait son éternelle romance. Dans le parc s'épanouissaient les fleurs les plus jolies. Il en montait un parfum si doux, que toute la campagne environnante en était embaumée.

Ce roi, appelé Lear, avait une fille, encore plus belle que la plus belle fleur, plus gentille que l'oiseau gazouillant dans le bocage. Elle avait des cheveux châtains souples et soyeux. Ses yeux veloutés étaient bruns et profonds, si profonds que l'on voyait dans leur ombre mystérieuse briller la petite flamme de l'âme.

Dolciane avait seize ans, mais jamais encore elle n'avait pu sortir du parc. Jamais elle n'avait vu d'autre homme que son vieux père.

Un soir, agitée par un trouble inconnu, elle quitta sa chambre tendue de satin rose, et alla rêver sur la terrasse du château. La nuit était belle et douce comme un baiser. La lune glissait son disque d'or entre les étoiles brodant l'azur du ciel et mettait aux coins des murs, aux branches des arbres et sur les vagues clapotantes des taches de lumière tamisée.

Pour la première fois Dolciane voyait un clair de lune. Jusqu'alors on l'avait couchée quand le soleil empourpre l'horizon. Et elle en était si délicieusement troublée qu'elle aurait voulu la rendre éternelle !

Accoudée à la balustrade, un rayon d'argent jouant dans ses cheveux sombres, elle se laissa lentement emporter par ses rêves légers.

Les heures s'écoulèrent et bientôt la cloche de la chapelle sonna minuit « Mais Dolciane n'entendit pas le son cristallin mourir dans la nuit. Elle était absorbée par un grand mystère ! Qu'y avait-il de l'autre côté de la grille bordant le parc

immense ? Que se passait-il dans ces pays dont parfois les serviteurs du château parlaient comme de lointains souvenirs ? Pourquoi n'y avait-il qu'un homme qui s'approchait d'elle ? Les autres devaient ressembler à son vieux père et porter comme lui une longue barbe blanche; ils ne lui feraient pas de mal ! Mais elle se dit que ce devait être bien triste de vivre avec des gens aussi vieux ! Pourquoi Dieu n'avait-Il pas créé quelqu'un qui fut jeune comme elle ? C'était bien triste de se savoir être la seule personne qui n'eût pas une voix chevrottante !

Alors, elle se sentit un grand vide au cœur, les fleurs et les oiseaux ne parvenaient plus à le remplir de leur charme, tout avait perdu de sa beauté, la fontaine était moins claire, l'herbe moins douce, les roses moins odorantes ! Non, tout cela ne parvenait plus à satisfaire son âme. Il lui manquait quelque chose, quelque chose d'inconnu, de doux, de triste, quelque chose que Dieu réserve à celles qui ont seize ans !

A penser comme cela, les larmes coulèrent de ses beaux yeux! Elle voulut rentrer, mais un frémissement de sa chair la retint. Les battements de son cœur lui prédisaient l'éclaircissement de ce mystère et la venue heureuse d'un bonheur inconnu. Hélas, elle se sentit bientôt plus seule, plus triste, plus malheureuse encore !

Soudain, au dernier coup de minuit, elle sentit un trouble traverser l'air. Oh non, cette fois-ci son cœur ne s'était pas trompé. Elle allait enfin connaître !

Elle se tourna vers la mer, et, miracle ! Au bout de la terrasse quelqu'un lui tendait le bras. Jamais elle n'avait vu un être aussi beau ! On aurait dit un homme, mais un homme jeune comme elle, souriant et divin. Il était vêtu d'un manteau taillé dans un clair de lune. Ses yeux étaient de velours sombre et ses mains blanches et fines comme celles d'une femme !

Dolciane, émerveillée, n'osa s'en approcher.

Il fallut que le dieu qui venait de lui apparaître l'appela par son nom, et sa voix résonna comme une musique céleste.

Alors, Dolciane, tremblante, ivre de joie et de bonheur, s'avança vers lui. Sa chair frémissait et elle surprit ses lèvres à murmurer ces mots que personne ne lui avait appris, ces mots que son cœur venait de créer : « Je t'aime ! »

Lui, ouvrit les bras, et Dolciane s'y jeta ! Elle sentit sur ses lèvres se poser d'autres lèvres, une saveur inconnue emplit sa bouche vierge.

. . . .

Ce soir-là, dans la plainte mélancolique de la mer, on entendit le bruit des vagues s'entr'ouvrant pour recevoir dans leur linceul mouvant le corps émerveillé de Dolciane amoureuse !

(Extrait des *Légendes d'Amour*.)

LA CROIX LE LONG DU CHEMIN

Au bord du long chemin, sa morne croix se dresse,
Et son squelette noir, dans les feux du couchant,
Semble se revêtir d'un voile épais de sang,
Comme à Jérusalem, le soir, où dans l'ivresse,
Le peuple se complut, parce qu'un Dieu mourait.

Les ans ont passé vite et ton maigre corps d'homme,
Malgré le rigide Empire, et Néron, et Rome,
Souffre encore la nuit, quand tout repose en paix,
Sur sa croix vermoulue au bord du long chemin !

Et devant toi, ce soir, je me suis arrêté !
Moi qui ne crois pas, moi que l'on appelle athée;
Pour regarder le sang sur ta face et tes mains,
Et chercher en tes yeux pleins de miséricorde
Cette flamme d'amour qui convertit les hordes.

(Extrait de *Les Agitées.*)



NUIT DE SANGLOTS

Oh ! ce soir ! Ce long et inoubliable soir
Crispe douloureusement mon cœur enivré !
Oh ! pourquoi m'as-tu parlé d'amour et d'aimer,
Alors qu'en mon âme est mort le dernier espoir !

Longuement, comme un vin, j'ai bu tes paroles.
Jet de ton cœur, elles coulaient de tes lèvres,
Je tremblais à ta voix, oui ! comme un homme ivre !
Et cette nuit, sous les riantes étoiles,
Je sanglote et je pleure, bêtement, tristement.

Je sanglote et pleure, jè ne sais pourquoi,
Mais mon pauvre cœur se brise, se brise en moi !
...Non, il faut vivre, vivre pour toujours souffrir !
Quelle avance de déjà rêver de mourir !

...La lune se voile, lentement, doucement.

19 décembre 1928.

(Extrait de *Les Agitées.*)

Robert FRANÇOIS.

Né à Oran, le 16 février 1910.
Collabora à diverses revues de jeunes; fonda, en juillet 1928, avec Norbert Gauthier, la *Revue Estudiantine Belge*, qui fusionna un an plus tard avec la *Revue Nationale*.

POURQUOI PARLER CE SOIR ?

Pourquoi parler, ce soir, quand la tête s'incline,
Et vient, contre mon bras, poser ses cheveux blonds,
Quand je sens sur mon front la tiédeur de ton front,
Quand je sens sur ma main, ta main petite et fine.

Pourquoi parler, ce soir, quand mon cerveau s'enfièvre,
Quand ton cœur et mon cœur battent à mêmes coups,
Quand je vois dans tes yeux une image de nous,
Quand nos rêves, enfin, s'échangent sur nos lèvres.

Pourquoi parler ? Près de moi, tout près, vient t'asseoir,
Serre-toi contre moi, mets ta main dans la mienne,
Ton front contre mon front, mes lèvres près des tiennes
Et puis... nous nous tairons, pourquoi parler ce soir.

(Extrait de *En rêvant, sur la côte.)*

—o—

TU PARS...

Tu pars; j'entends là-haut ton va-et-vient fébrile,
Du tiroir qui se vide au coffre qui s'emplit...
Tu pars, mais ces frou-frous que ta main blanche empile
Ont un peu de mon cœur enfermé dans leurs plis.

Sur les rêves d'hier, une porte s'est close,
Tes lèvres et tes yeux ne me souriront plus...
Tu pars, et j'aurais dû t'avouer tant de choses,
Ton pas, là-haut, me dit que j'ai trop attendu.

Tu pars, tu mets un point à la ligne achevée,
La page de demain se tourne avec le jour,
Mais il me semble à moi que l'autre est déchirée,
Que la phrase est absente où l'on parle d'amour.

Tu pars, et ce soir peut-être vais-je rêver,
Qu'en songeant au passé, aux heures écoulées,
Pour la garder en toi, pour ne pas l'oublier
Tu reliras parfois, la page inachevée.

(Extrait de *En rêvant, sur la côte.)*

LE SOUVENIR

Le souvenir, un rien, un petit rien discret,
C'est un songe doré, le soir, à la lumière,
Un insecte taquin qui harcèle un regret.
Un instant qui s'arrête et regarde en arrière.

De la nuit de l'oubli, c'est l'étoile brillante;
C'est l'astre scintillant qui éclaire le cœur,
C'est l'œil clair du passé fixant l'œil de l'amante
Du bouquet de l'amour, c'est la dernière fleur.

C'est une larme d'or roulant sur la conscience,
Un linge ourlé d'espoir dont on sèche ses pleurs
Une blessure au cœur qui saigne et que l'on panse
Sans vouloir la guérir...; un bijou, une fleur,

Qui froisse les feuillets d'un vieux roman mondain
Une boucle, un ruban, un parfum qu'on respire,
Un portrait qui esquisse un grand sourire éteint
Et qui semble pleurer, à travers ce sourire.

(Extrait de *En rêvant, sur la côte.)*

—o—

OUI, J'AI REVE PARFOIS...

Oui, j'ai rêvé parfois, le soir, à la veillée.
D'une vie calme et simple où joue un peu d'amour;
Mais mon âme à présent, meurtrie et déchirée,
Veut vivre solitaire et loin du bruit, toujours.

Oui, j'ai rêvé parfois, mais ce ne fut qu'un rêve,
Un grand rêve insensé qu'estompe un brouillard gris;
Et si je souffre tant, c'est que mon cœur meurtri
Saigne encore aujourd'hui et saignera sans trêve.

Ah ! je voudrais rêver le grand rêve sans fin,
A l'ombre d'une croix que baiserait la brise.
Et pourtant, dans ma gorge, un sanglot s'éternise
Lorsque je songe à ceux qui pleureraient demain.

O toi qui fis souffrir celui qui t'a chérie,
O ne crois pas surtout qu'il meurt en haïssant;
J'ai voulu te le dire, et mon âme meurtrie
A laissé sous ma plume une page de sang.

—o—

Henri GAILLY.

Né à Charleroi le 10 septembre 1908. A collaboré et collabore à plusieurs revues de « jeunes »; a participé à l'enquête de l'*Autorité* sur la formation du cadre de l'armée belge.

A JEAN CARRERE

Je vous ai déchirés, pauvres vers de jeunesse,
Car j'ai compris l'appel du maître aux buccins d'or.
Vous n'étiez qu'un poison de langueur et de mort
Et votre charme obscur m'emplissait de tristesse.

Adieu ! Je vous aimais, mais je vous jette au feu !
C'est la vie et la force et l'action que je veux !
Allez-vous étourdir dans les baisers des flammes ;
Ainsi vous n'irez plus troubler les jeunes femmes,
Vers aux parfums subtils qui grimpiez à mon cœur,
Comme monte au balcon une glycine en fleurs.

Longtemps je me suis égaré
Au noir sentier des « mauvais maîtres ».
Et le désir de tout connaître
Troublait mon âme, sans pitié.

Dans les jardins des « fleurs du mal »,
Où les plantes n'ont pas de sève,
J'allais au caprice du rêve,
Boire aux calices de cristal.

Et je restais sur une pierre,
Au pied de ces brûle-parfum,
Pour voir, au fil de la rivière,
Passer tous mes songes défunts.

Ah ! Si j'avais vu que mes lèvres
S'infléchissaient d'un pli amer ?
Si j'avais pu sentir la fièvre
Qui lentement brûlait ma chair ?

Mais les violons de Verlaine
Pleuraient, pleuraient de longs refrains,
Dans les allées des jardins
Et sur les marbres des fontaines.

La musique chantait à peine.
On eut dit un hymne divin.
Et puis l'on n'entendait plus rien
Que le bruit d'une fraîche haleine.

Ah ! ces heures de nonchalance,
Où le ciel murmurait tout bas ;
Où les archers, lourds de silence,
Montaient mais ne descendaient pas !

Ah ! Ces heures échevelées,
Cette heure, où les sens éperdus,
Sur les violons lourds de pensées,
Semblaient jouer un impromptu !

Ah ! Ces heures inoubliées !
Où les chagrins d'un cœur trop lourd
Se fondaient en notes d'amour,
Avec de grandes envolées !...

Ce soir, j'ai allumé le grand feu de l'oubli,
Une immense flambée illumine ma chambre.
Et je songe à Verlaine, aux Poètes maudits
Dont j'ai vaincu le charme en ce soir de septembre.

Demain ! C'est le réveil des foices prisonnières !
La vie a triomphé des tristes souvenirs.
Et des parfums obscurs, va jaillir la Lumière !
L'éclatante lumière où tremble l'Avenir.

Charleroi, sept. 1928.

—o—

FOLIE

Oh ! Je désirerais comme le papillon,
M'élever dans les cieux, laissant toute pensée,
Libre de tout souci, léger comme une fée,
Je voudrais m'élever par-delà l'horizon !

Pourquoi faut-il toujours se plonger dans les livres
Et sans cesse noircir le velin trop rugueux ?
Comme il serait plus doux d'aller les chemins creux
Et de ne pas savoir qu'il faut peiner pour vivre !

Libre de tout souci ! Léger comme une fée !
S'en aller par les bois quand l'automne est en pleurs,
Et que les feuilles d'or viennent joncher l'allée,
Où mes illusions s'en vont chercher des sœurs.

Comme il serait plus doux !... Et de poursuivre un rêve,
Comme une libellule, un rêve en velours bleu,
Qui commence toujours et jamais ne s'achève.
Comme il serait plus doux d'aller les chemins creux !

Comme il serait plus doux !... Mais c'est une folie.
Mon âme s'est trompée et mon cœur ne pourrait...
Car il faut que je lise au livre de la vie.
Souvent je pleurerai en tournant les feuillets,
Alors je baiserai cette page meurtrie,
Où l'automne a laissé le parfum des regrets !

Charleroi, 1928.

—o—

Norbert GAUTHIER.

Né à Bruxelles le 15 août 1909.
Fonda à l'Ecole des Cadets, avec Robert François, la *Revue Estudiantine Belge*, qui plus tard fusionna avec la *Revue Nationale*. Fait partie depuis du comité de rédaction de la *R. N.* Vice-président du « Groupe Littéraire de la Revue Nationale ».

EPITRE

Pourquoi pleurer toujours tes vingt ans écoulés
Et n'avoir pour sujet de tes œuvres premières
Qu'un regret superflu de tes rêves brisés ?
Souris à la splendeur de la nature altière.
Conçois l'immensité de ton mortel néant,
Contemple l'infini des cieux et des espaces,
Mondes mystérieux, formidables géants,
Parcelles d'univers dont la course dépasse
Le domaine borné que perçoivent nos yeux...
Cherches-y les émois que ton âme d'artiste
Traduira noblement en vers harmonieux.
Renonce à l'élégie, aux banalités tristes.
Aime, admire et maudis avec la même ardeur,
Maudis la mer fougueuse et sa rage insensée,
Pour les sanglots amers, pour les cris de douleurs
Qu'elle arrache aux parents de ceux qui l'ont aimée...
Chante les fleurs des champs, leur pourpre, leur azur...
Que ton âme soit jeune et naïve et sincère.
Exprime ses élans en un langage pur,
Contemple et crois; ne renonce jamais; espère !
Surtout ne souille point pour tenter un lecteur
Le nom de tes aïeux, ta fierté, ton honneur.
Ne cherche pas au loin une gloire étrangère
Si tes chants sont peu lus... pardonne et persévère.

—o—

SURSUM CORDA !

Les canons harassés ont tu leur voix féroce,
Las de cracher la mort, ils se sont endormis...
Ceux qu'ils ont déchirés, cramponnés à leur crosse,
Tournent leurs yeux fiévreux du côté des amis
Qui sont terrés près d'eux et dont le râle atroce,
Exhalé dans la nuit, brise leur cœur meurtri.
Mais bientôt tout se tait... Ces héros, ces martyrs
Ebauchent dans la mort une ultime prière,
Qui fuse vers les cieux en une hymne guerrière :
Holocauste dernier, ne pouvant que mourir,
T'ayant tout sacrifié, ô Belgique chérie,
Tes fils en expirant prient pour ta grandeur.
Toi qui les as tués, immonde Germanie,
Dis, n'as-tu jamais craint que leur souffle vengeur
N'ancre le souvenir au sol de la Patrie ?
Tu as creusé pour eux cet horrible charnier,
Mais le dernier soupir de leur sainte agonie
Fut pour sacrer leurs fils, juges, et justiciers.
Nous conservons la haine et la soif de vengeance.
Au cœur de nos bambins, ancré dès leur enfance,
L'immortel souvenir commémore à jamais
Tes crimes, ô Teuton ! Nos morts dorment en paix...
Si le féroce orgueil de ta race abhorrée
Devait troubler un jour leur paisible sommeil,
Tu nous verrais surgir en une immense armée;
Et, au son des clairons sonnant le grand réveil,
Leur âme de héros, de la tombe arrachée,
Planerait sur nos corps, comme à Liége, à l'Yser,
Le souffle des aïeux fougueux et invincibles
Planait sur ces héros qui, calmes, sous le fer,
Présentaient leur poitrine au parjure pour cible.

—o—

QUE NOUS DIRIEZ-VOUS DONC, SI VOUS POUVIEZ PARLER ?

O fleurs qui de la veille avez gardé la trace,
Souvenir émouvant d'un jour trop tôt passé,
Ou d'un chagrin cruel que le temps seul efface,
Votre parfum subtil en mon cœur demeuré
S'accroche sans espoir à mes tristes pensées...
Corolle fraîche éclose à l'aube d'un ciel pur,
Murmurez-vous tout bas à mon cœur de vingt ans
Que le bonheur s'effeuille au souffle des années,
Comme le vent ternit votre reflet d'azur ?
Nous avertissez-nous qu'au plus doux des printemps
Doit succéder l'hiver; que la braise flambante
Doit s'éteindre en cendrée, et que l'herbe rampante,
Où la plus belle fleur bientôt auront passé ?
Somptueuse orchidée ou simple pâquerette,
Prodiges étonnants d'éloquence muette,
Que nous diriez-vous donc, si vous pouviez parler ?...

—o—

PIETE

Vous que la fête entraîne en ses fous tourbillons,
Ayez un peu pitié du pauvre qui vous prie
Et qui s'en va, tout seul, couvert de vieux haillons.
Que l'émouvant regard qui invoque et supplie
Ne soit pas étouffé dans les bruits de vos bals
Par les chants langoureux de joyeuses maîtresses,
Mais éveille en votre âme un reste d'idéal.
Songez que lui n'a rien, pas même une caresse,
Pour lui faire espérer un avenir meilleur...
Il sait qu'il est banni du monde où l'on peut rire...
Que sa peine à jamais, doit gangréner son cœur,
Ce pauvre cœur qui vit pour finir son martyre,
Il croit que la mansarde, où s'achèvent ses jours,
A le plafond trop bas et le plancher trop sale
Pour pouvoir contenir un seul rayon d'amour,
A l'heure où s'éteindra son rauque et dernier râle.
Après... Il n'aura rien... Pas les pleurs d'un enfant,
Pas des larmes de mère ou des regrets de femme...
Son souvenir est mort : la tombe en se fermant
Sur le pauvre qui part, en éteindra la flamme.
Mais vous qui le pouvez, ouvrez-lui votre cœur,
Ayez pitié de lui, qui souffre et qui supplie...
Il ne peut pas mourir sous le poids des malheurs,
Car tout homme ici-bas, a ses droits à la vie.

Jean HONOREZ.

Né à Hornu, le 11 mars 1910.
Fondateur et président des *Jeunes Auteurs Hennuyers*. A publié le 15 avril 1930, *En suivant mon chemin* (poèmes, préface de Paul Champagne, Impr. Commerciale et Industrielle, La Louvière).

CONVALESCENCE

Heureux d'avoir vécu dans l'éther enchanteur
Et d'avoir contemplé les horizons grandioses
Qui semblaient allumés du cœur meurtri des roses
Qu'un orage émotif empourpra de splendeurs.

Heureux de retrouver mon beau rêve d'enfant
Et de courir encor par les sentes humides,
Heureux de ressentir le mal qui se dévide
Et mon corps qui renaît à son mâle printemps.

Heureux d'être à nouveau l'être parmi les êtres,
D'étreindre chaque jour les délices humains
De n'avoir qu'un désir : désir fou de Connaître
Tordant de mes pensers l'intarissable essaim.

Heureux d'être à mon sol ainsi que le vieux chêne
Dont le front lauré d'or brava les longs hivers,
Heureux d'avoir conquis l'immensité sereine
Et repeuplé mon cœur des chants de l'Univers.

Je reviens... je reviens... lentement vers la vie
— O profane craintif d'un temple : fruit et amour,
Et je remplis mes jeux des gammes refleuries
Que je crois découvrir dans le mourant du jour.

(Extrait des *Chants d'Ame neuve*. A paraître.)

—o—

MON PAYS !

...C'est ma terre boraine
P. Harnould.

J'adhère au sol natal et j'y veux toujours vivre;
Les lichens de mon cœur préfèrent son limon
Les désirs de mon rêve mondent ses vallons,
Où voltigent parfois des parfums qui m'enivrent.

(Extrait de *En suivant mon chemin*.)

JE ME SUIS DEMANDE

Je me suis demandé parfois
Si tous les cœurs vibrants d'extase
Dans les matins faits de topaze
Ne pleuraient pas.

Si chaque femme aux yeux de ciel
En regardant les fleurs éclore
N'avait rien pour la chair d'aurore
De passionnel.

Si l'oiseau dans les peupliers
Dont la cime a des tons de moire
Ne chantait bien que pour la gloire
De bien chanter.

Si la rosée au sein des prés
N'était pas des larmes amères
Ou la trace intimement chère
D'un long baiser.

Si la brise emportant l'amour
N'était pas le soupir d'une âme
Qui s'éveille et bientôt se pâme
Avec le jour.

Et si tout n'était pas le chant
D'un beau pays qui me vit naître
Et qui révèle pour mon être,
L'enchantement !

(Extrait des *Chants d'Ame neuve*. A paraître.)

—o—

UN CHANT DE FETE

A Louis Piérard.

La Sainte-Barbe n'est pas morte
Buvons un verre... un verre encor;
La femme attend près de la porte,
Buvons. Duvons la bière est d'or.

La Sainte-Barbe est toute seule
Au fond du puit drapé de mort;
La Sainte-Barbe est notre aïeule,
La Sainte-Barbe vit encor.

Buvons, buvons, la vie est brève,
Buvons, buvons, ...la bière est d'or,
La Sainte-Barbe ainsi qu'un rêve
Au fond du puit sourit encor.

La Sainte-Barbe nous apporte
Un clair soleil dans notre sort,
La Sainte-Barbe n'est pas morte
La Sainte-Barbe vit encor.

(Extrait de *Les yeux qui veillent.* En préparation.)

—o—

MINUIT

Minuit... sonne lugubre au clocher de l'église.
Tout dort et le silence est seul à ce moment;
Depuis le long sentier jusqu'au lourd firmament,
La solitude règne... apeurante... indécise.

Dans le ciel assombri, de gros nuages noirs
Promènent lentement leur troupeau drôlatique,
De graves pèlerins en robes monastiques
Et de jaune prieurs qui tiennent l'encensoir.

Il fait triste rêver dans ce funèbre soir,
Où tout est revêtu d'un énorme cilice,
Où la coupe des prés semble être un grand calice
Et la lune inquiète un risible ostensoir.

(Extrait de *En suivant mon chemin.*)

Robert MERGET.

Né à Schaerbeek le 25 décembre 1907.

Fit ses débuts journalistiques dans la presse estudiantine et collabora notamment à l'ex-*Etudiant Belge*. Mena des polémiques ardentes dans l'*Action Nationale*, de Pierre Nothomb. Fonda le 1er décembre 1928, la *Revue Nationale*, mensuel littéraire, dont les buts sont la défense des jeunes littérateurs belges en particulier et les intérêts artistiques de notre nation en général. A dirigé depuis et sans interruption cet organe; Président du Groupe littéraire de la *Revue Nationale*. A collaboré entre-temps au *Soir* (Bruxelles) et au *Lavora Fascista* (Rome); collaboration régulière aux *Semailles* (Gand). Auteur d'un drame social en trois actes, *La Gueule cassée ou Les Mutilés de la Face*, qui sera probablement créé à Bruxelles cet hiver, et d'un roman dont l'action se passe pendant la guerre. C'est de cette œuvre inédite que nous donnons un extrait.

L'heure douloureuse arriva. Depuis quelques instants, Pierre observait avec crainte la vieille pendule muette en son coffre de chêne. C'est d'elle, que partirait bientôt le signal inexorable. Il haïssait maintenant cette ancienne compagne de leurs jours de simple bonheur, car il percevait confusément en son bois vermoulu, l'existence d'une force mauvaise qui ironiquement les épiait. Tout à coup, il ferma peureusement les yeux et instinctivement il inclina la tête comme pour éviter le coup d'un ennemi invisible; du coffre de chêne venait de retentir un bruit sec semblable au déclic d'une guillotine et, tout de suite, fatale et solennelle, l'horloge parla. Dans un silence d'éternité, sept fois le marteau s'éleva et blessa dans sa chute brutale un gong funèbre. Quand le dernier son s'en fût aller mourir comme la fumée d'une cigarette se confond dans le néant, Jacques, le grand frère, se dressa blême et désespéré. Il étreignit une dernière fois sa mère qui sanglotait puis, brusquement il saisit Pierre et le soulevant du sol, il le pressa contre sa poitrine avec la violence d'un homme ivre.

— Pierre, Pierre, mon frérot, bégayait-il, tandis que des larmes brûlantes sillonnaient sa face crispée et allaient se perdre dans la tignasse blondine de son jeune frère.

— Pierre, Pierre, répétait-il affolé devant ce destin funeste qui les écrasait là, pantelants et impuissants, stupides d'horreur en face de ce déchirement.

Jamais cri plus simple ne sembla plus pathétique! et cette plainte pouvait être interprétée comme une vivante protestation contre cette guerre atroce qui, en cette année 1914, dressait face

à face, prête aux gestes meurtriers, toute une génération de jeunes hommes.

Mais, en ces instants cruels, Pierre pensait-il à cela? C'était un garçonnet de treize ans aux yeux fiévreux et au visage pâle. Un petit être nerveux et impressionnable à l'excès, déjà marqué au front par le signe d'un destin de lourde fatalité. Dans le départ de son frère adoré, il ne voyait peut-être que la perte d'un ami très bon et infiniment généreux. Un camarade de jeux, qui, pour lui plaire se laissait battre avec régularité et feignait après la défaite de grandes et inutiles colères. Et son compagnon, lui était arraché pour jouer un rôle de figurant dans une aventure dont il ne connaissait ni les causes, ni l'enjeu.

Ou plutôt, non, Pierre Dumont ne pensait à rien, il se laissait bercer contre la poitrine de son frère comme au jour de son enfance et fermant craintivement les yeux, ne voulant pas voir la face ravagée de celui que le destin appelait, il écoutait dans la poitrine toute proche de Jacques, battre un cœur affolé.

Enfin, le réserviste se décida et comme à regret, très doucement, il coucha son jeune frère sur le vieux canapé et tandis qu'il baisait le front moite de Pierre, il murmura maladroitement, comme pour consoler un enfant qui pleure un jouet brisé : « Je reviendrai... bientôt, oui, bientôt... ».

Puis lentement, l'allure raide, presque compassé dans son uniforme trop large pour sa poitrine un peu grêle, il sortit, tandis que dans un coin, la mère pleurait très doucement...

. . . .

Maintenant un grand silence régnait, silence qui semblait encore plus profond après les cris de tantôt. Seul, le tic-tac régulier et indifférent du balancier de l'horloge donnait une note de vie dans cette chambre où l'on semblait veiller un mort.

Silencieusement, la mère continuait à pleurer, mais par moments, telle une vague plus bruyante et plus brutale vient déferler sur la grève sablonneuse, tout son pitoyable corps était secoué de tremblement nerveux. Malheureuse femme, que son cœur de mère devait être crucifié!

Ils restèrent ainsi, prostrés dans leur douleur, sans aucune notion du temps et peut-être seraient-ils restés là jusqu'à la nuit, si tout à coup du village ne s'était élevé un chant martial :

O Belgique! ô mère chérie.
A toi nos cœurs, à toi nos bras,
A toi notre sang, ô patrie.
Nous le jurons tous, tu vivras.

Comme actionné par un même ressort, la mère et l'enfant s'étaient précipités au dehors de la maison en criant, pareils à des déments : « *Jacques, Jacques!* »

Au bas du village, un petit groupe de jeunes gens s'en allait en chantant, en hurlant à tue-tête, pour se donner du cœur, notre solennelle *Brabançonne.* C'était les hommes rappelés par l'ordre de mobilisation!

A leurs cris, un grand soldat se retourna et agita son bonnet de police d'un air qu'il essaya de rendre crâne, mais sur lequel ils ne s'abusèrent point.

La mère ne pleurait plus à présent, appuyée au chambranle de la vieille porte du logis, elle semblait avoir concentré toutes les pauvres forces qui lui restaient dans ses prunelles qui fixaient intensément là-bas, pour toujours, dans sa mémoire, la silhouette du fils aimé qui s'en allait vers les lieux où l'on tue.

O Belgique, ô mère chérie,
A toi nos cœurs, à toi nos bras.

Ce refrain qui revenait inlassablement tinter à ses oreilles, lui semblait impie. Elle était donc venue, pensait-elle, la rivale que les mères craignent. Cette femme qui lui enlèverait son fils et que confusément elle avait toujours détestée. Elle l'exécrait sans la connaître, car elle savait qu'elle en serait la vaincue. Mais vraiment, elle se l'était imaginé toute autre cette rivale victorieuse. Parfois, elle l'avait vue en rêve, avec un sourire de séductrice et des lèvres d'enjoleuse. C'était une de ces femmes, comme seules, les mères en redoutent pour leurs fils. Une fille, quoi, mais enfin un être en chair et en os, avec lequel on peut se colleter et défendre son égoïste amour de pauvre mère. Mais, non, elle s'était trompée, ce n'était pas une fille qui venait ravir le cœur de son Jacques, mais une femme à qui parfois les hommes donnent également le nom sacré de mère, et elle comprit alors que sa défaite n'en était que plus certaine.

Que lui importait cependant que la patrie fût menacée et que le devoir de tous ses enfants était de la défendre. Son Jacques n'avait pas le droit d'appeler mère cette mégère qui l'arrachait à son foyer.

Mais à cet instant, les cloches de l'église se mirent en branle et interrompirent la douloureuse rêverie de la mère. D'abord doucement, calmement, avec leur air simple et naïf des dimanches aux heures des messes matinales, puis le rythme s'accéléra, accentuant le choc rude du marteau sur l'airain, pour subitement éclater en un crescendo jusqu'alors inconnu.

Jamais, de mémoire d'homme, le sonneur — le vieux Michel — n'avait donné de pareils coups. Il est vrai qu'à lui aussi la mobilisation enlevait un fils.

Alors, le tocsin, l'effroi des siècles qui semblaient à jamais révolus, retentit âpre et fou, hurlant dans le ciel la violence de son courroux amplifié par les voix multiples de toutes les autres

cloches, tapies dans les campagnes voisines, comme des sentinelles solitaires répétant le cri d'alarme.

Oh! cloches, que votre voix sereine des matines ensoleillées peut prendre des intonations inexorables! Que votre voix vieillotte des saluts crépusculaires peut brusquement se viriliser en un appel tragique! Que les sons divins qui émanent de vos cœurs peuvent se durcir comme le bronze dont vous êtes faites !

Le village saluait ainsi ses enfants les plus chers s'en allant vers des destinées meurtrières.

Et les réservistes s'éloignaient toujours... Leur groupe ne formait déjà plus qu'un petit point autour duquel des gamins tournoyaient, insouciants et joyeux, pareils aux chiens harcelant le troupeau.

Mais le chant des cloches, loin de s'apaiser, continuait à escorter par les cieux le contingent.

Le groupe a disparu maintenant. Il reparaîtra peut-être encore une fois au tournant de la route près du calvaire. Non, le crépuscule tombe. On ne les verra plus!

Les cloches ne sonnent plus avec la même énergie. Les coups s'espacent, mais le sonneur semble encore s'acharner comme si, de là-haut, ces cloches les voyaient toujours.

Pierre sent en lui un affreux malaise, les cloches vont cesser de battre, brisant ainsi les derniers liens, bien fragiles, qui faisaient communier cependant en une même voix ceux qui partent et ceux qui restent. Subitement, le garçonnet s'est agenouillé et, joignant les mains en un geste d'infinie confiance, il les éleva vers ce ciel où se perdaient les derniers échos des voix d'airain.

. . . .

Les yeux perdus dans l'azur immensément bleu où commençait à briller le regard des étoiles immuables et muettes, il resta ainsi, longtemps, se recueillant en une prière fervente.

Des minutes passèrent, des heures peut-être, quand il sortit de sa douloureuse méditation. Pierre regarda autour de lui avec des yeux étonnés d'enfant qui s'éveille.

La nuit avait envahi la campagne.

Sur le banc de pierre, il vit sa mère affaissée; elle semblait être agitée de frissons.

Très calme, cette fois, le frère de Jacques Dumont alla vers elle, enserra sa taille et l'aida à pénétrer dans leur modeste demeure.

La porte close sur l'extérieur hostile qui venait de voler leur bonheur, la mère et le fils s'étreignirent en un geste de suprême désespoir.

—o—

Jules MINNE.

Né à Loupoigne le 15 mai 1903.
Fit son droit à l'Université de Louvain. A collaboré aux *Cahiers Intimes*, au *Thyrse*, à la *Revue Nationale* et à *L'Avant-Poste*. A publié : *Au seuil du jardin nostalgique* (Henriquez, 1929, épuisé), *En Amont du Rêve* (Henriquez, 1930), *L'Intime Obole*.

L'INTIME OBOLE

A Victor Enclin.

Les bois d'automne par l'éclat de leurs feuillages
Revivent d'un soleil doucement nuancé,
Les vallons sommeillants dont l'oubli presque sage
Méprise sans vertu les rayons de l'été.

La lumière de l'âme est celle qui propage
Ce repos sans désirs mais non plus ignoré.
Ainsi j'ai lu parfois sur un calme visage
Le signe harmonieux d'une intime clarté !

Elle est vivante en nous la paix que nous cherchons...
Si nous apparaissons enfin ce que nous sommes,
Délaissons le sentier des rêves en haillons :
La sagesse du cœur est un don de l'automne !

—o—

POEME

Dans son île de Robinson,
Dédaigneuse des voix humaines,
Mon âme vit d'illusions
Qu'ele sait futiles et vaines.

Et cependant qu'à l'horizon
Sombre le rêve aux voiles blanches
Elle ignore la trahison
Des vagues douces qui se penchent

Au moindre vent capricieux,
Et qui dans la rade propice
Cachent encor maints artifices
Sous leur rythme silencieux.

Dans son île de Robinson,
Oublieuse des voix humaines,
Mon âme écoute la sirène
Des mortelles illusions.

POEME

Aube, vos mains ont déchiré
Le suaire des nuits mortelles
La joie battante de vos ailes
Ouvre une porte de clarté :

Quittons la navrance des ports
Où résiste mal aux amarres
Notre âme belle et dérisoire
Que vainc la faiblesse des corps.

—o—

LE SENTIER DU MATIN

A Jean Regibo.

Pour m'évader du monde autrefois j'ai noué
Les lianes du songe aux fuyantes chimères
Qui par delà l'orgueil d'éphémères beautés
Cherchaient un infini d'extase et de lumière.

J'ai suivi des sentiers d'aurore et de rosée
Par les landes du rêve immens eet méconnu
Et dans l'exil secret d'une âme hallucinée,
Dans le berceau moelleux des paradis perdus,

J'ai cherché sur le bord des ruisseaux d'innocence
Une enfance éternelle où s'émerveille encor
Cette ingénuité morte dans le silence
Des matins en allés dans un sourire d'or !

Mais hélas aujourd'hui, sous l'arche des feuillages
Où la fluidité des eaux passe sans bruit,
Je n'ai pu retrouver l'accueil que le jeune âge
Reçoit du monde neuf à ses yeux éblouis.

Car la jeunesse passe au rythme des saisons
Laissant l'essaim choisi d'heures prédestinées
Se disperser au vent douloureux des années
Ainsi qu'une précoce et frêle effloraison.

Et l'âme seule au sein du silence poignant
Ecoute, du passé, dans l'ombre coutumière
L'écho répercuté mélancoliquement
Qui sonne comme un glas le deuil de la lumière !

LES DAHLIAS

Les dahlias qui se balancent
Au vent de septembre adouci,
Dans ce jardin plein d'indolence
Sont l'image de mes soucis :
Selon l'éclat de leurs nuances,
Le jeu des rayons indécis,
Que la tige svelte s'élance,
Ou penche un calice alourdi,
Les dahlias qui se balancent
Sont variés à l'infini.

(Extrait de *En Amont du Rêve.*)

—o—

EXERGUE

Soleil d'automne qui restez
L'hôte des lumineuses crêtes,
C'est vous l'orgueil et la clarté
Vivant dans l'âme du poète.

En vous persiste le ferment
De son enfance qui s'efface
A l'horizon nimbé de glace
Où git l'épave du printemps.

L'arbre que son rêve a dressé,
A l'idéal, votive offrande,
Restera-t-il ensoleillé
Dans le désert muet des landes ?

Si vos rayons pâles ont fui
Jusqu'au sommet des cimes blanches
Vers eux portera-t-il ses branches
Pour que l'amour habite en lui ?

—o—

Jean NOEL.

Naquit à Bruxelles.
Débuta dans les lettres en donnant des contes et de l'humour au *Blé qui lève*. Co-directeur et administrateur de *L'Envolée*. Collabore à *Aujourd'hui*, *Vivre*, *Voici pourquoi* *Renaissance d'Occident*, *Patriote illustré*, *Revue Nationale*, *Spectacles*, *Liége-Echos*, *La Critique*, *L'Action Nationale*, *Le Mardi-Gras*. A publié un recueil de poèmes : *Symphonie Verbale* (édit. « Envolée). Actuellement secrétaire de l'Association des Jeunes Artistes. En préparation : un roman biographique, *Bohème Bourgeoise*. En attendant l'achèvement de cette œuvre, nous en donnons le fragment ci-dessous.

CHAPITRE III.

LETTRE A DENISE

Durant son séjour à la campagne, Jacques a rencontré Denise et s'est épris d'elle; dès son retour en ville, il lui écrit :

Depuis que tu n'es plus auprès de moi, Denise, je sens un grand vide m'environner, me pénétrer comme un brouillard froid. Ma ville natale, ma famille, mes amis, tout m'apparaît sous un jour étranger. Dans le vacarme et l'agitation de Bruxelles, je regrette l'harmonieux silence de la nature et la tranquillité de ton jardin. Ici, l'air vicié pue la benzine, et la saleté la plus écœurante dépare la plupart des façades; là-bas, la campagne était claire et toujours neuve, et ton jardin parfumait l'élégante et proprette maison, toute blanche sous le ciel bleu, ta maison.

Je meurs d'ennui, Denise, sous le ciel trop souvent gris de ma ville mausasde. Pourquoi tant de distance est-elle entre nous? J'essaye de me distraire en parcourant cette cité que tu aimes tant, peut-être parce que tu la connais si peu.

Il pleuvait, ce dimanche-là, comme il pleut le dimanche, désespérément. Pour chasser ma langueur, le théâtre m'offrait la médiocrité de ses spectacles d'été; le cinéma, la rengaine de ses films d'amour. J'errais en ville.

Dans un café de la rue Neuve, un pick-up amplifiait la musique d'un disque. J'entrai. Presque silencieux, le public écoutait un air de valse. Et je reconnus ta valse, Denise, celle que tu me jouais au piano, la veille de mon départ. Je sentis alors qu'une amère nostalgie possédait à nouveau mon âme; je voulus me lever, partir : la valse me dominait, je l'écoutai jusqu'au bout. Le disque suivant préluda par de la musique de Massenet; mais, hélas ! un « fort ténor » chanta les paroles du livret :

Ah! fuyez! douce image à mon âme trop chère,
Respectez un repos cruellement gagné.
Ah! fuyez, fuyez, fuyez!...

Il hurla tellement fort que je suivis son conseil : je fuyai! Un taxi me reconduisit chez moi. Je n'avais qu'une pensée, t'écrire. A peine entrai-je dans ma chambre, qu'une heureuse surprise me bouleversa : tu étais là, Denise, tu m'attendais, confortablement assise dans un fauteuil. Tu lisais. Je ne puis que bégayer :

— Denise, Denise, Denise!...

Toi, tu riais, et tes lèvres s'arrondissaient autour de perles éclatantes...

— Denise, Denise, Denise!...

— Mais oui, Denise! c'est moi, cela t'étonne?

Un immense bonheur enflait mon âme :

— Ah! Denise! Si tu savais le plaisir que j'éprouve à te revoir; regarde comme le soleil pénètre à nouveau dans cette pièce, hier encore si sombre. Je renais à la vie, à la couleur des choses, à la tiédeur de l'air; ce n'était pas la campagne que je regrettais, c'était toi, Denise... Et tu vas repartir!... Je redeviendrai seul, et triste... Tu resteras, dis?... Tu... entrez... Ah! c'est toi, maman; je te présente Denise, n'est-ce pas qu'elle est jolie?... Une lettre?... pour moi? merci... Quoi, tu t'en vas, maman . Reste avec nous, veux-tu ?... Tu vois, Denise, maman préfère nous laisser seuls... Oh! mais c'est ta lettre, et tu arrives avant elle? Mon Dieu, que la poste est mal faite!

Pendant que je délirais d'enthousiasme, tu m'écoutais en riant, tu allais, tu venais, et ta robe claire déplaçait du soleil. Et j'étais tant heureux qu'un nouveau débordement de paroles tomba de mes lèvres :

— Bavardons, veux-tu, Denise, et reprenons la conversation que nous avions interrompue le jour de mon départ. Non? Veux-tu que nous fassions dînette, dis? Une tasse de thé, comme dans les poèmes de M. Paul Géraldy?

— Oh! oui, faisons dînette!

— Tu liras, Denisette, tandis que je le prépare... Oh, non! pas le livre de mon ami Chrysos, laisse-là ces cxecentricités !...

— Pourquoi? C'est très gentil, Jacques, écoute :

VISION

Nuages en fleurs,
Ciel chiffonné,
La locomotive argentée
fulgure
sur le rail étonné.

Tout en préparant le thé, je dressais un bout de table et je trouvais encore le temps de lire et de commenter ta lettre :

— Oh! méchante! que m'écris-tu? Marchand de vers, moi! Et en quels termes de dédain tu t'exprimes!... Il n'est donc personne pour me comprendre, Denise, pas même toi?... Voici notre thé, madame!

— Merci.

— Un sucre ou deux?

— Quelle demande, mettez-m'en trois!

— Les voici, petite gourmande. J'ai voulu mettre de la vie, de la clarté, de la tendresse parfois et surtout de la musique dans mes poèmes... Tu sais, Denise, une phrase musicale dont les notes seraient des syllabes ou des mots.

Mais parlons d'autre chose. Veux-tu que nous visitions la ville, Denise?

— Oh! oui, la parcourir à deux, comme de bons amis, sera très amusant.

Dès que nous pénétrâmes en ville, un spectacle étrange étonna nos regards : toutes les façades étaient repeintes, blanches et luisantes sous la clarté du jour; partout, fenêtres et balcons débordaient de verdure et de fleurs; l'air parfumé fleurait la pivoine et l'œillet.



PAMPHLET (1)

Dors-tu content, Bissing, et ton amer sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés
Pour suivre ton programme on s'empressa d'élire
Tes fidèles valets, aujourd'hui députés.

On acheva ton œuvre, on déchira la terre
Que Flamands et Wallons surent te disputer;
La Belgique d'hier, fraternelle et prospère,
Grâce à tes partisans va se déchiqueter !

Ils veulent supprimer l'expression française
— Le langage hollandais doit seul être reçu —
Pour les remercier, la culture hollandaise,
Du haut de la Colonne, arrosa le « Poilu » !

Ils insultent le Roi, l'Etat, la « Brabançonne »;
« Deutschland über alles » est bien reçu chez eux;
Pour les encourager, la Province patronne
Leur immonde journal, antibelge et fielleux !

(1) Poème adressé à la *Revue Nationale* au lendemain de sa victorieuse campagne de protestation (printemps 1930) contre le Jury littéraire de la province de Brabant, qui, après avoir écarté de ses faveurs la *Revue Nationale*, avait décerné un « encouragement » à la revue antibelge *Opkomst*.

PIERROT MEURTRI

La mandoline est démodée,
Pierrot de rêve, doux Pierrot;
Colombine s'en est allée
avec un joueur de banjo.

Elle a cassé ton cœur laguide,
Pierrot si frêle, doux Pierrot;
Pourquoi, sur ta face livide,
laisses-tu trace d'un sanglot ?

Sur la terrasse désolée,
Pierrot qui pleures, doux Pierrot,
ne songe plus à ta poupée,
tu l'aimais tant... tu l'aimais trop !

Désormais, sous le ciel aride,
Pierrot qui souffres, doux Pierrot,
les nuits te laisseront leur vide
pour tes chants d'Amour sans écho.

Ah ! ça, pauvre fou, tu frissonnes,
Pierrot qui meurs, ô doux Pierrot...
. . . .
Au loin, Colombine chantonne
un air secoué de banjo !...

—o—

Louis-Charles PATRIS.

Né à Bruxelles, le 29 juin 1912.
Correspondant belge du *Mercure de Flandre* (Lille). Collabore depuis un an à la *Revue Nationale*. Prépare un recueil de vers dont seules quelques parties, telles que *Encens au bord des flots pour ceux-là qui sont morts; Aux rives du Crépuscule* et *Les Nibelungen* sont définitivement remaniées. A toujours signé « Ludo Patris ».

LA TRIERE DE JASON N'EST PLUS QU'UN SOUVENIR

A ce guide d'un goût toujours sûr
qu'est mon père.

Ces temps-là sont passés, des rudes panoplies
Et des rostres vermeils du sang de l'horizon,
Et du rivage d'ombre où parvenait Jason
Avec son geste fier et ses armes polies.

La forêt ne rit plus, parmi les embellies,
Que faisait s'exalter l'éclat de la Toison,
Et toute frémissante et la blonde saison
De bacchanales d'or et d'ivres ascolies.

Cette simplicité splendide dont toujours
Pourra se glorifier la mémoire des jours
A décru sous le vol des ténèbres antiques...

Et nul ne reverra, lors d'un matin vermeil,
S'animer le fronton du temple et ses portiques,
Ni les encens grandir aux marches du Soleil.

LE SOIR

A ma mère.

Le divin Belluaire a paru. La surface
De l'étang refléta le geste de son poing
Jailli d'un horizon où sa splendeur a point,
Dont la pourpre, par l'ombre et lentement, s'efface.

La victoire certaine illumine la face
Du rouge athlète auquel on ne résiste point,
Tandis que le taureau que son étreinte point
Sent sa corne fléchir quoi qu'il tente et qu'il fasse.

Et son fanon palpite. Il renâcle. Son œil
S'injecte. Il a senti l'échec de son orgueil,
Et le regret est vain de sa gloire première.

Ainsi, le Soir, au loin d'un zénith ébloui,
Force, invincible et beau, la diurne lumière
A rentrer, monstrueuse, en l'antre de la Nuit.

A ALBERT GIRAUD
(1860-1929)

O Toi, maître divin des verbes et des normes,
Assembleur de drapeaux et d'armes dont l'éclat
Ne fut jamais terni, le Destin t'exila
Sur un sol ignorant de la splendeur des formes.

Poète, dis-le nous, convient-il que tu dormes
Loin des monts de Sicile et des champs de Géla,
Loin des flots qu'animaient Amphitrite et Scylla,
Sous ces mornes tilleules et sous ces tristes ormes ?

Or, n'espéras-tu point le marbre d'un tombeau
Dont un ardent soleil serait le seul flambeau,
Et dont un cippe fier marquerait les noblesses ?

Mais ne crains pas l'oubli, car il sera des cœurs,
Epris de ta mémoire et de rêve, où tu laisses
Un temple rutilant qu'emplot le chant des chœurs.

—o—

DEVANT LA CHAMBRE NUPTIALE. A L'AUBE

Telle, étendue ainsi sans joyaux, sans atour,
Kriemhild semble plus belle encore que la veille.
Soudain, ses yeux d'azur s'ouvrent. Elle s'éveille.
L'aube nimbe déjà les créneaux de la tour.

Ayant couru l'auroch et suivi le vautour,
Les chasseurs ont quitté le Rhin. L'homme qui veille
Auprès des herses voit leur troupe. Et c'est merveille
D'ouïr l'appel de trompe où chante le retour.

L'Epouse souriait en son lit de dentelle,
Tandis que, tout meurtri d'une atteinte mortelle,
Siegfried, le doux Héros, se mourait sur le seuil.

De sa lèvre charmante où chantaient les sourires,
Le sang s'écoule et semble — ô trop funeste deuil —
Une rose fleurie au jardin des Walkires.

(Extrait des *Nibelungen.*)

—o—

DEPART

Tous le torse tendu vers quelque œuvre de haine,
La figure de proue, Amphitrite, griffon,
Jette sur l'infini son regard où se fond
L'apaisement nocturne en l'aurore prochaine.

Le flot, hors du remous des avirons de chêne,
Reflue éperdûment de la baie au bas-fond,
Et son rude poitrail, musculeux et profond,
Brise contre le rostre et s'agrippe à la chaîne.

Or, ainsi, le vaisseau qu'emporte le reflux
Quitte le golfe bleu dont nul ne verra plus,
Des marins, la douceur, la cité, ni les arbres.

Par la voile, terrible et dédaigneux du sol,
Ignorant de la pourpre et de l'éclat des marbres,
L'aigle d'or a fleuri la gloire de son vol.

—o—

D'UN NAVIRE PORTANT A SA PROUE UN COMBAT DE CENTAURES

Parasème tragique où se rit quelque orgie,
Rostre semé de fleurs et voilure d'orgueil,
Ainsi, mainte galère a bondi vers le seuil
Du jour, dont l'attirait la vision surgie.

Au fond d'un horizon de pourpre et de magie
Sur lequel, lentement, les flots tendent leur deuil,
Tout l'élan monstrueux dressé contre l'écueil
Dépensa sans regrets sa splendide énergie.

Les gestes du kéleuste et ceux-là de la mer
Se confondent parmi les armures de fer
Que la vague arrachait des belles panoplies...

La proue a si paru, toute fleurie encor..
Telle un faune lassé du jeu des ascolies,
La houle s'alanguit où, seule, vit la Mort.

—o—

Louis RENARD.

Né à Wasseiges le 21 février 1907.
Après avoir fait ses humanités gréco-latines et deux an de philosophie thomiste, collabore à *La Nouvelle Equipe*, et enfin à la *Revue Nationale*.

LES YEUX DANS LES YEUX

Te dire que je t'aime, est-ce encore nécessaire,
Quand les yeux dans les yeux nous voyons tour à tour,
Briller ce diamant plus fini que l'amour,
L'amitié, perle rare en ce monde adultère ?

Aux baisers les plus purs, sais-tu que je préfère,
Cet aveu qui, les yeux dans les yeux, vit un jour
Naître notre amitié; depuis lors sans retour,
Il garde son ardeur sans perdre son mystère.

Mystérieuses sont les caresses des yeux;
Pleines de feu, pourtant rien de fastidieux;
Corruprices parfois, mais toujours adorables.

Les yeux ne sont-ils pas, de nos cœurs enflammés,
Les plus ardents flambeaux, les seuls inaltérables;
Ne les flétris jamais ces beaux yeux tant aimés !

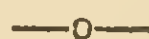
Saint-Trond, 21-5-27.



L'EBAUCHE D'UN SOIR

Tel, moine sous sa bure,
Vit en paix la nature...
Des arbres tout en fleurs,
Que de fraîches odeurs...
Blanche comme l'ouate,
La brume se dilate...
Vers la terre descend,
La lune en son croissant...
Le vent dans les nuages,
Décrit de longs virages...

Wasseiges, 29-4-25.



André SCOHY.

Né le 19 septembre 1913, à Gilly.
Après avoir collaboré durant ses humanités, faites à Floreffe, au *Blé qui lève*, au *Pays Wallon* et à la *Revue Nationale*, il entre à la rédaction de celle-ci.
Actuellement étudiant en droit à Louvain, correspondant artistique et littéraire pour la Belgique auprès de *Variétés* de Marseille.

CHANT DE DEFI

A tous ceux que méprise le monde,
Aux amants éternels de l'Art et de la Beauté,
Ces vers, humble tribut d'un jeune sincère.

Comme l'aigle intrépide file,
Se tendant vers l'azur,
Tout mon être — fuyant la foule vile —
Court au Soleil, au Foyer Pur...

Riant des antiques adages,
Délaissant le chemin,
Dédaignant les sots, critiquant les sages,
Il s'en va, face au lendemain.

La nue s'annonce incertaine
Encore à l'horizon.
Bourrée d'éclairs. Mon âme hautaine
La toise, et sourit du frisson...

Comme en mer la proue du navire,
Fendant les flots rageurs,
Abat de son fer la vague en délire,
Amant d'irréelles grandeurs,

J'irai, l'œil brillant, tête haute,
En narguant le mépris...
Et jusqu'au bout, en leur laissant leur faute,
Je resterai un incompris ! ! !

—o—

REVE NOCTURNE

A Simone Denis, en souvenir.

Il est des soirs d'amour
Où je crois au bonheur, à la joie de la vie
Où je crois m'attacher une âme pour toujours.
Il est des soirs très doux.
Je crois à ma folie :
Son charme me saisit lorsque tombe le soir,
Que la terre s'endort, découvrant, enjôleuses,
Les nacres de ses fleurs.
Je me berce d'espoir
Aux parfums s'exhalant en vapeurs capiteuses :
Je hume les parfums qui s'exhalent dans l'air
En troublantes senteurs.
Harmonie enivrante
Où l'esprit se dévêt de la gangue de chair,
Où l'âme seule vogue aux lames embaumantes
Qui passent dans la nuit.
C'est le concert des fleurs
S'élevant vers mon âme en ce soir endormie :
Leur chant est frêle et doux et berce ma torpeur
Et ferme ma paupière.
O douceur infinie.
De ce chant imprécis qui me frôle et m'endort.
Empire langoureux de ce chant sans musique
Qui domine ma chair.
Sans bruit, un rêve d'or
Attache sa lueur à mon âme mystique.
Dans l'encens du jardin qui flotte lentement
Sur mon cœur amoureux.
Dans le rayon de lune
Où voguent, oublieux, les rêves des aments,
Dans le frisson de l'arbre à la brise nocturne,
Dans le concert du soir,
Naïvement, je crois
Voir au loin apparaître enfin un léger voile
Emergeant de la brume et s'avançant vers moi
En mon rêve oublié...
... Dans un frisson d'étoile,
S'avancerait alors la reine vers son roi !

—o—

CHANSON D'ESPOIR

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant
Direz, chantant mes vers et vous émerveillant :
« Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »
Ronsard. (Sonnet à Hélène.)

J'aurais voulu ton sein pour m'accueillir
Aux jours où la tempête de détresse
Soufflait, amère, et me faisait gémir,
Aux jours où la jalousie traîtresse
S'acharnait, implacable à me haïr !

J'avais rêvé qu'une étreinte amoureuse
Aurait à jamais réuni nos corps;
J'avais rêvé que ta chair capiteuse
Se serait livrée à moi sans remords;
J'aurais voulu — hélas ! — te voir heureuse !

J'avais cru dans mon ivresse d'amour
Aux promesses menteuses de tes lèvres;
J'avais cru que tu m'aimerais toujours,
Pauvre niais, j'étais alors en fièvre :
Je croyais éternels des vœux d'un jour !

En riant, à l'« autre » tu t'es donnée :
Et tu n'as pu saisir le bonheur;
Le bonheur passe — et aussi les années;
Et quand se rideront ton front, ton cœur,
Que tu revivras les heures passées,

Que tu resteras, seule, dans le soir,
Quand sifflera la bise de la mort,
Quand tu te vêtiras toujours de noir,
Tu verras surgir devant toi tes torts :
Tu seras sans amour et sans espoir.

Tu seras bien vieille alors, ô ma mie,
Et délaissée. — En t'aimant malgré tout
Je te serai resté toute ma vie.
Il se sera enfui le démon roux,
Le démon exécré des jalousies.

Alors, allant vers toi les bras ouverts,
Je ressusciterai les fleurs fanées;
Ne parlant plus d'amour qu'à mots couverts,
Nous regretterons les joies en allées,
Mais je te tairai ce que j'ai souffert !

Léon-Louis SOSSET.

Naquit le 5 décembre 1913 à Schaerbeek; passa son enfance à Spa, où il fit ses études moyennes. Habite Bruxelles depuis 1929. Collabore à la *Revue Nationale;* secrétaire-adjoint du Groupe littéraire de la *Revue Nationale.* Se consacre à la critique et à l'histoire littéraire. Auteur d'une étude inédite sur Charles De Coster, dont nous donnons ci-dessous un extrait, d'une monographie sur Charles Van Lerberghe et d'une comédie inédite en deux actes en prose : *Les Bobelins.*

DES AMIS, UNE AMIE

A dix-sept ans, ses études d'humanités terminées, Charles De Coster fut placé par son parrain, le comte Mercy Argenteau, à la Société Générale. La vie de bureau, quoi de plus triste pour le jeune poète ? D'un caractère noble, fier et indépendant, ces longues journées passées au milieu des dossiers poussiéreux, des pots d'encre et des employés apathiques l'écœuraient.

En septembre 1847, il fonda avec une vingtaine d'étudiants enthousiastes la « Société des Joyeux ». Ainsi pourra-t-il conserver pendant quelque temps encore l'esprit jeune sain et ardent. Le petit cénacle des « Joyeux » composé de débutants se réunissait tous les huit jours; à chaque séance, les membres apportaient un poème, un conte ou un essai qui était inséré dans un journal manuscrit s'il en était jugé digne. Souvent, les « Joyeux » donnaient des banquets et des concerts, parfois organisaient des excursions à travers le pays ou représentaient une pièce de théâtre à laquelle chacun avait collaboré selon ses facultés.

Charles apporta tout son zèle, tout son dévouement, toute sa ferveur à la prospérité du petit cercle. Presqu'hebdomadairement, il lisait une de ses productions; tout d'abord, elles ne se distinguent par aucune qualité: elles sont rédigées en une prose lourde, banale et fade ou en vers pour la plupart mauvais. Cependant, lorsque De Coster aborde le domaine de la fantaisie, comme par exemple dans son « Rêve chez un Apothicaire » nous trouvons, malgré l'exentricité du sujet, de l'originalité et de la personnalité.

Le 5 février 1848, c'est la lecture de son premier conte : « Mahommed », dont les « Joyeux » furent enthousiasmés; mais rien n'égala le succès d'une poésie intitulée « Quelques Chiens ». Ce fut pour son auteur une ovation retentissante; tous voulurent lui serrer la main, tous lui prodiguèrent des paroles

d'encouragement; le vieux Defacqz lui-même : « Vous êtes poète, dit-il. Continuez ainsi, vous ferez votre chemin. »

Charles poète ! Etait-ce possible, avait-il bien entendu ? Jusqu'alors il ne s'était même pas avoué ses ambitions; il ne s'était considéré que comme rimeur et n'avait obéi qu'à ses caprices.

Le lendemain de cette mémorable soirée, énivré par un modeste succès, il écrit dans son journal : « Poète ! quel beau nom ! L'aurai-je mérité ? Vanité ! Quels rêves n'enfantes-tu pas ? Les réalises-tu toujours ? Mais je travaillerai et le travail mène loin; je travaillerai, je le jure. »

Figurez-vous maintenant ce jeune homme, après ces échappées lyriques, reprenant ses occupations habituelles. Cette vie fermée, écrasante, routinière ne tarda pas à aigrir son caractère, il devint railleur et emporté.

Le 23 novembre 1850, après avoir terminé son service militaire, il donna sa démission à la banque. Pour subvenir à ses besoins matériels si quelque jour les ressources pécuniaires venaient à lui manquer, il se fit inscrire le 29 décembre de cette même année, à la faculté de philosophie ès lettres de l'Université de Bruxelles. Un nouveau cercle d'amis l'y attendait. Félix Thyes, Henri Samuel, Adolf Dillens, Van Bemmel.

« Ah ! voilà des hommes, s'écrie Charles enthousiasmé. C'est la bonté, la franchise, le dévouement. » Mais de tous, Dillens est le meilleur : « C'est le premier homme qui m'a connu, aimé et apprécié, le premier homme de cœur que j'ai rencontré. »

A partir de cette époque, il lâcha peu à peu les « Joyeux » qui cessaient de former un groupement littéraire, et prit une part active aux séances du « Lothocolo », cercle romantique, fondé par Van Bemmel, en 1851, Charles fit ses débuts officiels dans le monde des lettres en collaborant à la « Revue Nouvelle », organe de ce nouveau cénacle.

Il fréquentait régulièrement un petit cabaret de la chaussée de Vleurgat, où il rencontrait quelques « Joyeux » ou de jeunes artistes : Wiertz, Félicien Rops, le chansonnier Léon Jouret, les deux frères Samuel, Charles Potvin; parfois on le voyait avec de gais compagnons à la fameuse auberge du « Cornet » à Uccle. Taciturne de nature, il ne participait pas à la joie générale : « Je n'aime pas ces réunions sur la porte desquelles il est écrit : Ici l'on rit, ici l'on chante. »

Mais là, il se documente, scrutant les âmes, épiant les gestes, étudiant les visages. Dans la vie ambiante et les mœurs de ses proches, il se pourvoit de tableaux qui illustreront le vieux siècle qu'il veut ressusciter. Est-ce à dire que, fuyant ces gaietés banales, il fut insensible à l'amitié de ses amis ? Non, car il avait plus

qu'un autre, besoin de sympathie et de tendresse pour le soutenir, prompt au découragement, une simple parole suffisait à le réconforter, et il fut reconnaissant à tous ceux qui, l'ayant compris, le soutinrent dans la lutte.

La plus heureuse influence exercée sur le génie naissant de Charles fut celle d'Elisa Spruyt, sa fiancée. — Il avait vingt-trois ans lorsqu'il l'a connut. — L'amour accomplit son miracle et Charles devint poète dans toute l'acception du terme.

« Qu'est-ce que la poésie de l'idéal à côté de celle de la réalité. »

La poésie de l'idéal, n'est-ce point pour lui le charme qui émane d'Elisa, l'incarnation de son rêve. Malgré ses heures de profond abattement, il éprouve d'ineffables joies; une mélancolie d'une douceur infinie envahit souvent tout son être.

Dans une des premières lettres qu'il écrivit à son amante, emporté par sa fougue juvénile, il s'écrie : « Vous m'aimez... Mon bonheur est si grand qu'il ressemble à de la tristesse. » Le mot est lâché; la tristesse, voilà le thème ou plutôt le leitmotive des cinq cents lettres à Elisa et plus encore, le leitmotive de toutes ses œuvres. Et cette tristesse, nous ne devons pas la confondre avec les peines de l'existence matérielle.

« Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée », nous dit Chateaubriand, dans son « Atala ». — En effet, la mélancolie est inhérente à l'art; je dirai même que c'est une loi essentielle de la beauté, et j'imagine difficilement un chef-d'œuvre gai, c'est ne point connaître l'homme que vouloir découvrir en lui une joie réelle ou sincère; souvent, nous ne pouvons saisir, tant l'homme est complexe, tout le chagrin et toute l'amertume qui se dissimulent sous des apparences de gaieté.

Peu à peu, dans le milieu de tendre intimité où il vivait, les sentiments du poète éclosent et se développent; il sent progresser son talent, mûrir ses idées, grandir ses horizons; l'être brusque et violent qu'il était aupraravant s'adoucit et devient meilleur.

« Tu es liée à ma vie, fatalement, pour toujours » déclara Charles à son amie; sous l'inspiration de cette muse, il écrivit des pages débordantes d'émotion car il ne pouvait rien sentir sans l'exprimer et ne trouvait d'apaisement qu'après avoir formulé ses impressions. Toutes ses héroïnes ont l'âme telle qu'il s'était figurée celle d'Elisa, à ces moments où la passion l'aveuglait, c'est-à-dire tendre, naïve et délicate; toutes sont selon les termes même du poète, des « hymnes à la louange de la jeune fille, de la femme et de la mère »; malgré les brutalité, le réalisme et

parfois aussi le cynisme que De Coster apporte dans ses récits, un sentiment délicat lui reste à cœur; toujours, il « voit autre chose que de la chair dans les baisers même d'une courtisane. »

Elisa ne comprit point son romantique amant; elle demeura indifférente à son talent; jamais elle ne fut pour Charles « l'ange qui conseille et fortifie ». Elle le faisait souffrir, mais malgré cela, il l'adorait.

Ce fut pour lui une rude épreuve lorsqu'elle le quitta définitivement; son cœur fut à tout jamais blessé; mais au baptême sacré de la douleur morale, son âme se retrempa, et il devint homme et poète au sens souverain du mot. — Il se réfugia alors dans le monde qu'il a chanté et où il a mis ses douleurs et ses espérances. — La Fantaisie, cette maîtresse divine et éthérée lui faisait oublier la vie; elle le conduisait doucement gaiement, et le consolait de ses déceptions et de ses peines.

« Oui, je veux rire, oui je veux rire, je ne veux pas mourir d'une mort anticipée, s'écrie Charles. Il faut de la gaieté à ceux qui ont eu des rêves déçus et dont l'esprit est souvent vieux à vingt ans; il faut un rayon de gaieté à ceux dont le métier est de penser... »

Et il songe alors à ses beaux contes pleins de larmes et de rires qui sont le miroir même de la vie; il voit se dessiner la silhouette d'un homme qui a ri beaucoup mais a souffert autant qu'il n'a ri, un homme symbolisant le bon peuple de Flandre luttant contre l'oppresseur et qu'il veut immortaliser : Thyl Ulenspiegel.

—o—

Albert TOETENEL.

Né à Bruxelles, le 12 avril 1910.
Fait ses débuts à la *Revue Nationale*, à laquelle il collabore dès le premier numéro. Donne entre-temps des poèmes aux *Cahiers Intimes*, à la *Cité Royale* et à la *Revue Sainte-Marie*. Il écrivit successivement — sans rien éditer — une épopée en quatre volumes, une pièce héroïque en un acte, une traduction en vers de l'*Œdipe-Roi*, de Sophocle, un volume de proses détachées et des recueils de poèmes, *Odes aux Inconnues*, *Œuvres diaboliques*, *Les Sources*.

LE SOIR EST L'HEURE EXQUISE...

Le soir est l'heure exquise où nos pensers s'envolent,
Lumineux et confus, vers un pays nouveau,
Tandis que sur la terre et les arbres et l'eau
Le soleil lourd, mourant, reflète une auréole.

L'Eden de la Nature est merveilleux pour nous :
Les fleurs ont des parfums inconnus de nous-mêmes,
Et sous le dôme épais des pâles chrysantèmes
Les lutins amoureux vont à leur rendez-vous.

Le soir, dans l'ombre mauve, en délicieux cortèges,
Des séraphins discrets montent par les sentiers,
Où les chênes massifs, puissants et altier,
De leurs longs bras feuillus tendrement les protègent.

Tout s'émeut, tout frissonne, et les cygnes, glissant
Sur le lac immobile où les roseaux sommeillent,
Semblent des esprits purs qu'une douceur vermeille
Enveloppe de grâce et de lueurs de sang.

C'est l'heure inexprimable où la Nature est toute,
Où l'homme est minuscule en ce temple géant,
Où le cœur trop ému cherche à fuir le Néant
Dont la complexité l'accable d'un grand doute...

—o—

UNE NUIT, LA MORT VIENDRA...

Voilà, mon pauvre ami, ce qu'il fallait te dire :
Voilà dans son horreur la sainte vérité ;
Apprends donc sans repos le secret de maudire
Et vaincre les amours par ton austérité.

Il reste cependant une force suprême
Que nul être à ce jour n'a pu vaincre ou blesser;
Celle qui fait mourir au moment où l'on aime,
Celle qui donnera le calme au délaissé...

Garde toujours pour Elle une place à la table;
Par une nuit d'hiver, son poing lourd, implacable,
Fera gémir le bronze ou l'airain de ton seuil...

Lève-toi sans trembler, ouvre au large la porte,
Dis-lui qu'Elle n'est point de vous deux la plus forte
Et qu'un jour la vaincra notre éternel orgueil !...

—o—

SONNET

O doux Rêve mystique assis près de ma table,
Tu souris quand je pleure et pleure quand je ris ;
Pour toi, mon compagnon, je n'ai point de mépris,
Point de reconnaissance ou d'amertume instable.

Je n'ai qu'un confident, c'est ton fantôme aimable,
La douceur de tes yeux où je revois, surpris,
Un lointain souvenir... Mais la Vie a repris
Autour de ma douleur sa ronde épouvantable.

Tu parles, je médite, et le soir nous atteint :
La flamme du Présent à ton souffle s'éteint
Et nos chagrins amis se retrouvent dans l'ombre...

Tu vas partir, sans doute, et je resterai là,
Ecoutant l'Angelus gémir comme un long glas
Et des sanglots de paix monter dans la pénombre...

—o—

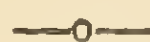
CONSEILS

Implore la lumière et recherche la nuit ;
As-tu quelque désir ?... Accomplis le contraire,
C'est l'unique moyen de dompter cet ennui
Qui ne disparaîtra qu'à la mort de la Terre.

Sois bon pour le pécheur qui regrette un méfait ;
Dans tout ce que tu vois cherche la main céleste ;
Nul trésor n'est pareil à celui d'un bienfait :
Songe à cela, mon frère, et méprise le reste...

Dans un cœur trop aigri garde un peu de pitié
Et donne, à qui l'exige, une douce amitié,
Le seul chef-d'œuvre humain qui soit dans la Nature.

Garde pour les malheurs ton plus sincère ami,
Ne sois point implacable envers ton ennemi,
Car Dieu seul a le droit de venger les injures...



LES HIBOUX

Vieux savants emplumés de sombre connaissance,
Amis de l'abandon et des tristes corbeaux,
Ils semblent, dédaigneux, pouvoir dire les maux
Qui guettent l'être humain au seuil de la naissance.

Imperturbablement ils gardent le silence,
Comme les dieux d'airain des superbes tombeaux,
Et dans leur solitude ils sont graves et beaux,
Car sous leur front menu se cache la souffrance.

Ils n'ont pour les aimer qu'un fougueux carillon
Qui sonne tous les jours, et dans un tourbillon
Arrache de leur dos des flocons de poussière...

Quel est votre destin, vous qui, tout près des cieux,
Méditez longuement en clignotant les yeux
Et semblez vous couvrir d'un manteau de prières ?



Joseph VAN ROY.

Né à Ostende le 22 novembre 1910.
Elève de l'Ecole normale supérieure, il débuta dans *L'Eveil* et fonda, en mai 1928, la revue *Aujourd'hui*, qui succomba un an plus tard. Collabora ensuite successivement à *La Semaine*, *L'Aurore*, *Anthologie*, *La Renaissance d'Occident*, *Le Rouge et le Noir* et *Vivre*, où il tient depuis plus de deux ans la Chronique des livres. Actuellement, rédacteur à la *Revue Nationale* et secrétaire du Groupe littéraire de la *Revue Nationale*; il vient d'achever un roman, *L'Homme qui se confessa...*, dont nous publions un court extrait.

Un matin, cependant, — c'était un dimanche, — je la vis disparaître en courant par l'une des allées du jardin contournant la villa.

Je me levai aussitôt et je m'élançai à sa poursuite. Elle fuyait, légère comme une hirondelle avec des mouvements charmants. En quelques bonds, elle avait dépassé la pelouse centrale et elle se mit tout à coup à exécuter des danses enfantines avec une allégresse délicieuse et tendre.

Le bruit de mes pas la fit se retourner. Elle semblait confuse, mais de cette confusion hardie et gaillarde des coquettes. Je la considérai un moment avec envie et dans la lumière ondoyante du matin, on eut dit qu'elle prenait une grâce divine et légère.

Il s'était produit sur cette femme un changement total.

Raide et concentrée d'abord, elle était subitement redevenue noble, souriante, ouverte à la vie. Elle avait des attitudes voluptueuses, de petits gestes puérils. Elle s'immobilisa soudain et relevant ses belles boucles soyeuses où se jouait le vent, elle se dirigea vers moi. Bientôt, nous n'étions plus qu'à trois pas l'un de l'autre.

— Armande chérie! criai-je d'une voix éperdue, Armande! c'est moi... je suis là... viens... je t'aime...

Je sentis l'effroi de ses yeux infinis me pénétrer au plus profond de moi-même.

Il y eut un court silence. Un désir semblait l'écraser. Elle était maintenant devant moi, très pâle, le sein agité, son regard creux, fixé sur moi.

Elle essaya de sourire, puis un tremblement saccadé la prit. Le front barré d'une ombre dure, elle cria soudain : « Pierre! »

Elle devint affreusement pâle et chancela.

— Armande!... Armande!... exclamai-je en la pressant contre ma poitrine haletante.

A ces mots, les yeux de la pauvre fille s'emplirent d'une immense détresse. Puis, brusquement, affollée, elle appuya ses doigts fiévreux contre mon visage blème en poussant un cri bas, étouffé, à peine imperceptible.

Je tombai soudain à genoux. J'élevai vers elle mes mains jointes.

— Ma toute belle... regarde-moi... dis-moi que tu m'aimes... Je n'en puis plus... cette éternelle attente m'obsède. C'est trop!... c'est trop!... aie pitié de moi... Pourquoi ne pleures-tu pas avec moi? Vois comme je t'aime... Je t'ai donné plus que ma vie...

Peu à peu, je m'étais approché et ma tête frôlait sa taille. Elle eut tout à coup un tremblement convulsif, étrange, qui lui courut à travers tout le corps. Elle baissa doucement la tête et me prenant fébrilement par les épaules, elle m'obligea à me relever. Puis d'une voix suppliante :

— Pierre... pourquoi me fais-tu donc de la peine?

Elle n'acheva pas. Une pâleur matte envahit son visage amaigri et ses yeux s'inondèrent d'une frayeur morbide.

— Tu ne m'aimes donc plus? dis-je dans un suprême élan.

Elle demeura inerte, comme pétrifiée, les paupières closes une seconde. Et très bas, elle murmura :

— Ah! Pierre! Pierre!...

Elle se dressa en sursaut. Sa face se convulsa d'horreur. Elle voulut fuir, mais une puissance mystérieuse la retint.

Je restai plusieurs minutes, immobile, calme, anéanti.

Elle se retourna encore vers moi, puis elle se mit à marcher.

Ce spectacle avait achevé de m'écraser. Je demeurai silencieux, la regardant partir, le torse courbé, les épaules basses. Soudain, elle s'arrêta, chancela et s'écroula lourdement dans un bruit affreusement sinistre.

Je me précipitai pour la relever. Une salive écumante inondait sa bouche violacée. Ses yeux lançaient des regards déserts et sombres. Une froideur immense planait autour d'elle. Son haleine jaillissait en hoquets de ses lèvres crispées et agonisantes. Elle se recroquevilla brusquement, puis se raidit d'un bond.

Elle était morte!...

. . . .

. . . .

Voilà, me dit Pierre en essuyant ses yeux inondés de larmes, j'ai terminé. Je n'ai rien omis, aucun détail, aucun, aucun fait. J'ai ressuscité scrupuleusement l'existence de cette grande âme.

— Je comprends, que vous ayez beaucoup souffert, dis-je en m'efforçant de rester calme.

Pierre me regarda un moment avec une sorte de trouble nerveux. Une souffrance, comme un éclair, passa sur son visage

flétri. Tout à coup, il me prit la main et balbutia d'une voix convulsive et presque indistincte :

— Oui, mon ami, oui... j'ai beaucoup souffert, mais vous ne savez pas tout encore...

Il s'arrêta de parler, pâlissant. Je ne bougeai point. J'étais plein de la misère de cet homme. Mon amitié pour lui s'amplifiait rapidement. Son accent résonnait en moi avec une intensité folle.

Il se redressa soudain et me tendit un petit cahier relié d'une douzaine de pages, couvertes d'une écriture élégante et fine.

— Maintenant, lisez ceci, dit-il d'un ton qui s'essayait de demeurer ferme. Ces quelques feuilles m'ont été remises par un valet du château de V... Ce sont les mémoires qu'Armande écrivit durant sa séquestration. Vous y trouverez les tristes événements dont elle fut la victime.

Le soleil en ce moment inondait la pièce de ses rayons rudes et mordants. Un paravent, dressé à deux pas de moi, projetait un carré d'ombre propre au recueillement. Et tandis que Pierre paisiblement se reposait, je m'absorbai dans l'aventure la plus étrange, la plus triste qu'il ait été donné à un être d'endurer.

—o—

TABLE DES MATIERES




university of
british
columbia
LIBRARY

DES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
DES ET. L. COLLIGNON (S.A.
ADMINIST.-DÉLÉGUÉ L. COLLIGNON
9, RUE MAXIMILIEN, BRUXELLES